

# UNIVERSITÉ PARIS-DAUPHINE

DÉPARTEMENT D'ÉDUCATION PERMANENTE

---

*MASTER 2 PROFESSIONNEL*  
**DÉVELOPPEMENT DURABLE ET ORGANISATIONS**  
*PROMOTION XII*

**PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DU**  
**« DÉVELOPPEMENT DURABLE »**

**Le rapport à la nature et la perception de l'environnement  
d'un groupe d'agriculteurs**

*Essai sur la pluralité des rationalités & la convergence collective*

TRAVAIL DE RECHERCHE EFFECTUÉ DANS LE CADRE DU COURS DE PIERRE MACLOUF

**Marie Vabre**  
Février 2015

# SOMMAIRE

---

<b>PRÉSENTATION DU PROJET ORIGINEL</b> .....	<b>2</b>
<b>INTRODUCTION DE L'ESSAI ANALYTIQUE ACTUEL</b> .....	<b>2</b>
CONTEXTE DE L'ENTRETIEN EXPLORATOIRE .....	3
Présentation du premier interviewé .....	4
Première lecture .....	5
Première conclusion-hypothèse .....	5
Seconde lecture .....	6
Deuxième conclusion-hypothèse.....	7
<b>PRÉSENTATION DU DEUXIÈME INTERVIEWÉ</b> .....	<b>7</b>
Contexte de l'entretien .....	8
Lecture de l'entretien .....	8
Conclusion-hypothèse .....	9
<b>PRÉSENTATION DU TROISIÈME INTERVIEWÉ</b> .....	<b>9</b>
Contexte de l'entretien .....	9
Lecture de l'entretien .....	10
Conclusion-hypothèse .....	10
<b>ESSAI ANALYTIQUE SUR UN GROUPE D'AGRICULTEURS FRANCILIENS</b> .....	<b>12</b>
1. LE RAPPORT À LA NATURE, CONDITIONNÉ PAR LA FILIATION ET L'APPARTENANCE À UN TERROIR.....	12
2. DU RAPPORT À LA NATURE À LA PERCEPTION DE L'ENVIRONNEMENT .....	18
3. LA PERCEPTION PLUS GÉNÉRALE DU DÉVELOPPEMENT DURABLE .....	20
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>27</b>
Références .....	Erreur ! Signet non défini.

## Présentation du projet original

Pour étudier le sujet du rapport à la nature, il était tentant de choisir pour cadre « les territoires ruraux, où la nature est présente, affirmée et revendiquée »<sup>1</sup>. Quelle est la place de la nature dans le monde agricole moderne ? La notion même de nature peut être perçue selon des acceptions très variées, en fonction des rationalités de chacun et de la relation quotidienne qu'il entretient avec elle, inscrite dans le passé et le présent. Dans l'imaginaire collectif, il peut paraître évident qu'un lien fort existe entre les professionnels du monde agricole et la nature. Pourtant, on pourrait d'emblée contredire cette idée par le constat de l'industrialisation du secteur agricole et de l'évolution de ses techniques, lors des dernières décennies. Quelle est l'intensité du lien entre la nature et le « travailleur de la terre » ? Ce lien, qui puise ses origines dans des temps reculés de l'Histoire de l'humanité, a-t-il perduré, et si oui, sous quelle forme ? L'Homme est toujours nourri par la nature, mais les techniques de production modernes n'ont-elles pas pour finalité de nous affranchir toujours plus de notre relation originelle à la nature ? Qu'ils travaillent sur de petites propriétés familiales ou sur d'importantes exploitations en agriculture intensive, qu'ils aient fait le choix d'une agriculture dite « plus naturelle », respectueuse de l'environnement, ou bien celui du rendement nécessaire aux besoins de l'industrie agro-alimentaire, qu'ils aient été amenés à exercer ce métier par défaut, par choix ou par filiation, ces producteurs ont tous un rapport différent à la nature. Sont-ils aux antipodes de la spirituelle vision amérindienne de la nature, la *Pachamama* (Terre-Mère), la terre nourricière ? A l'origine, pour comprendre et analyser le rapport à la nature de certains agriculteurs franciliens, nous avons choisi de nous entretenir avec certains profils d'agriculteurs, avant d'affiner la typologie de notre échantillon : un agriculteur récent, issu du milieu urbain ; un exploitant par filiation, ayant choisi la conversion vers un type d'agriculture durable ; un gérant d'exploitation céréalière en agriculture intensive.

## Introduction de l'essai analytique actuel

Cette analyse se fonde sur une enquête qualitative. Les représentations et les pratiques d'un groupe de trois agriculteurs franciliens ont été explorées au moyen d'entretiens à usage principal, de l'étude d'associations de mots et de documents divers (plaquettes d'organisations, sites Internet, articles de presse), afin de déterminer leur rapport à la nature et de comprendre leurs modèles agricoles. Il va de soi que cette étude par entretien, très restrictive par le nombre et la durée, ne prétend nullement avérer une représentativité. Au mieux est-elle guidée par le souci de tenter de saisir des situations typiques, importantes et si possibles comparables, mais aussi de rendre compte de trajectoires, d'attitudes et de rationalités plurielles. Afin de respecter une certaine cohérence, le choix s'est finalement porté sur une typologie plus précise : des agriculteurs par filiation, en polyculture (grande culture céréalière en majeure partie), opérant sur une surface agricole moyennement grande et significativement proche (entre 125 et 200 hectares), de la même génération (entre 50 et 57 ans) et localisés dans le même département, la Seine-et-Marne. Aujourd'hui, ce département qui compte 2 650 exploitations agricoles d'une superficie moyenne de 126 hectares, est caractérisé par sa spécialisation en grandes cultures et 82 % des exploitations sont orientées SCOP. « La production céréalière est caractérisée par de hauts rendements »<sup>2</sup>. Le hasard a voulu que nos cultivateurs soient tous en mode de production essentiellement « raisonné », presque du même niveau d'études (BAC+2 et BAC+3), et présentant une homogamie sociale, c'est-à-dire étant tous mariés avec des enfants d'agriculteurs. Après avoir présenté les hypothèses de départ, nous exposerons les moyens de l'enquête, son déroulement et sa population. Le rapport à la nature de ces agriculteurs sera traité en deux temps.

Dans un premier temps, nous verrons comment les considérations sur la nature de notre groupe semblent en partie conditionnées par la filiation, l'inscription dans un espace rural, le poids du milieu paysan et les traditions. Cependant, il serait inopportun d'évoquer un stricte déterminisme social ou géographique. La tentation est alors de s'appuyer sur un « individualisme méthodologique », partant de l'individu comme l'unité d'analyse élémentaire<sup>3</sup>. L'objet de la recherche n'est pas nécessairement le rapport à la nature d'une entité collective, mais le rapport individuel à la nature par une approche pragmatique, rationnelle, cognitive, réflexive, et symbolique. Cependant, partir de l'individu ne doit pas conduire à négliger l'ensemble social dans lequel l'action s'insère. Chez Durkheim, comme chez Weber, l'unité sociale est assurée par les valeurs inculquées aux individus, et finalement partagées et assimilées par eux. Reste alors à essayer de comprendre quelles sont les valeurs induisant un intérêt pour la nature de la part des agriculteurs, dans le cadre d'un développement plus

<sup>1</sup> Mormont, Marc et Mougenot, Catherine, SEED-FUL, Arlon (Belgique): "Sociabilité rurale et action environnementale", in *Agriculteurs, ruraux et citadins : les mutations des campagnes françaises*, direction Jean-Pierre Sylvestre – Dijon : CRDP de Bourgogne : Educagri, 2002.

<sup>2</sup> Informations récoltées sur le site Internet de la FDSEA 77, consulté en janvier 2015.

<http://www.fdsea77.fr/decouvrir-la-fdsea-77/les-syndicats-cantonaux/>

<sup>3</sup> Déchaux, Jean-Hugues, *Le souvenir des morts - Essai sur le lien de filiation* - Paris : PUF, octobre 1997.

durable, en cherchant à savoir comment elles se forment, se consolident et se maintiennent<sup>4</sup>. D'où l'intérêt d'orienter notre problématique concernant la filiation, tout en tentant de conserver un point de vue interactionniste.

Dans un deuxième temps, nous verrons que ce qui semble d'avantages entrer en jeu dans notre problématique, au-delà du rapport à la nature, c'est un rapport à l'environnement, accompagnée d'une prise de conscience des problèmes écologiques et d'une responsabilité sur le milieu. Ce rapport est probablement en partie conditionné par l'évolution et l'accroissement des contraintes exogènes et des normes. Cependant, la seule explication par les normes collectives serait insatisfaisante, même si la question des obligations fonctionnelles de la profession se pose. Le modèle d'agriculture raisonnée qui semble collectivement adopté par notre groupe de céréaliculteurs, évolue-t-il vers une « re-naturalisation » des pratiques ou un suivi, voire une anticipation de normes environnementales ? Ce type de production induit-il une nouvelle relation à la nature au regard de l'agriculture intensive conventionnelle ? Quelle est la place de la normativité et des valeurs dans le développement de ce modèle ?

Nous essayerons, pour finir avant de conclure, d'analyser la perception du développement durable de cet échantillon, éclairés, entre autres, par des éléments explicatifs sur le rapport à la nature et à l'environnement, mais aussi par les discours individuels sur certaines questions économiques et sociales. La conception de la nature et de l'environnement des agriculteurs peut être déterminante pour l'anthroposystème et la sauvegarde des ressources dans laquelle ces acteurs sociaux ont un grand rôle à jouer. Partant du constat que les agriculteurs utilisent 31 des 55 millions d'hectares du patrimoine national, les familles agricoles constituant la majorité des propriétaires,<sup>5</sup> le poids environnemental, social, économique et politique des agriculteurs en France est considérable. Il s'agit donc de tenter de comprendre ces acteurs sociaux, pour mieux les intégrer à un processus de développement durable plus global. Pour nous accompagner dans ces questionnements, nous nous référerons principalement à François Dagognet, afin d'illustrer les différentes positions vis-à-vis de la nature, ainsi qu'à Raymond Boudon pour étayer la justification rationnelle des choix de mode de vie individuel. Pour tenter d'explorer les relations entre filiation, traditions rurales et le rapport à la nature, nous nous inspirerons de réflexions de Jean-Hugues Déchaux sur le lien familial, la transmission et la continuité intergénérationnelle. Sur quelques thématiques de sociologie rurale et de problématiques paysannes, nous nous référerons à Jean-Pierre Sylvestre et à Henri Lefebvre.

Pour construire notre grille d'entretien exploratoire, le binôme originel d'enquêteurs a pris appui sur trois hypothèses. Il allait alors de soi, selon nous, que la nature se rapporte logiquement au cadre de vie rurale, à « la campagne paysanne ». Découlant de ce constant, il nous semblait pertinent de supposer que la relation à la nature influence le type de modèle culturel. Enfin, en ayant pour première interlocutrice une fille d'agriculteur, nous avons considéré que le lien de filiation et la transmission suscitaient une perception particulière de la nature, et ce, de façon individuelle, mais en s'intégrant également dans une tendance supposée collective.

## Contexte de l'entretien exploratoire

Pour trouver notre premier profil, nous avons effectué des demandes à plusieurs instances représentatives. La Chambre Interdépartementale d'Agriculture de l'Île-de-France, établissement professionnel public, propose de découvrir des portraits d'agriculteurs sur son site Internet. Dans un email groupé, avec les adresses en « copies cachées » (récoltés sur le site), nous nous sommes présentés comme « deux étudiants en Master 2 Sciences des Organisations à l'Université de Paris-Dauphine, passionnés par le monde agricole (pour des raisons personnelles, par tradition familiale) », ayant choisi de « parler des agriculteurs d'Île de France », « dans le cadre d'un devoir » à « partager avec tous les élèves » de la promotion. Nous avons invoqué : « l'importance de communiquer sur l'agriculture francilienne » et « la nécessité de la préserver et de la promouvoir ». Les sujets à aborder ont été évoqués ainsi : « la place essentielle du métier d'agriculteur dans notre société actuelle ; la sensibilisation aux jeunes générations, afin d'assurer la transmission du métier et sa pérennité ». Nous avons exposé notre « recherche de trois producteurs représentatifs du monde agricole francilien » ; à l'époque, nous pensions à des typologies distinctes : un agriculteur par filiation en production spécialisée (arboriculture, maraîchage, horticulture florale ou pépinière), un agriculteur en grande culture (productions diverses), un agriculteur issu du milieu urbain, en production spécialisée ». Nous n'avons pas précisé que nous imaginions ce dernier en agriculture biologique. Notre lieu d'habitation a été mentionné, comme suit : « la région parisienne, Ivry et Paris-Pantin ».

---

<sup>4</sup> Boudon, Raymond et Bourricaud, François : *Dictionnaire critique de la sociologie* – Paris, Presses Universitaires de France – 4<sup>e</sup> édition : "Quadrige", juin 2011 (1<sup>e</sup> édition : 1982).

<sup>5</sup> *Agriculteurs, ruraux et citoyens : les mutations des campagnes françaises*, direction Jean-Pierre Sylvestre – Dijon : CRDP de Bourgogne : Educagri, 2002.

Un couple d'agriculteurs nous a répondu par email, le lendemain matin de notre envoi en se présentant comme : « S. Patrick et Anne, Vente directe de produits fermiers. Sur le ton supposé de la plaisanterie, il a été relevé que « les jeunes » pourraient « s'y prendre un peu plus tôt à l'avenir ». Suite à un appel par l'un des enquêteurs, c'est Anne qui a décroché le téléphone et fixé le rendez-vous à deux jours plus tard. Sur le site Internet de la Chambre d'agriculture d'Ile-de-France, le couple est présenté ainsi : « La ferme de Grand Maison se situe à Lumigny, petit village en Brie boisée. Anne et Patrick sont producteurs de pommes de terre, d'asperges. Depuis 2003, d'huile de colza pressée à la ferme, et proposent depuis peu les farines issues de leurs cultures. Au fil de l'évolution de la ferme, ils accueillent également régulièrement des écoles, et expliquent les énergies renouvelables à la ferme, ayant construit une chaudière à résidus de céréales qui chauffe des logements locatifs, aménagés dans une ancienne étable. Ils sont adhérents de la marque Bienvenue à la Ferme pour leurs produits fermiers et leur activité de ferme pédagogique et ferme de découverte ». Sur le site Internet de la ferme, Anne se présente comme « conjoint collaborateur, c'est-à-dire participant aux travaux de la ferme, mariée à Pascal, 3 enfants, formation et ayant travaillé en qualité d'assistante de service social ». Pascal S., lui, se présente comme : « agriculteur depuis 1985, ancien mécanicien agricole, représentant, chauffeur, marié et les mêmes enfants que Anne, quelques responsabilités professionnelles ». Ce site web est très fourni et comporte de nombreuses informations sur des sujets variés : les enfants du couple, « Elise, René et Jacques s'orientent ou travaillent dans d'autres domaines pour l'instant » [pseudonymes] ; « ceux qui font vivre la ferme », une équipe de cinq personnes ; « l'historique », frise chronologique succincte de la ferme et histoire du village ; les techniques culturales et les semences (agriculture raisonnée et biologique pour la culture de céréales et de légumes), l'irrigation, la surface (125 hectares) ; la liste détaillée du matériel agricole ; les bâtiments (la presse à huile, la chaudière biomasse, les logements réhabilités à destination de locataires péri-urbains, la boutique de produits fermiers) ; la « découverte pédagogique » (journées portes ouvertes au grand public, scolaires...).

Les deux enquêteurs se sont rendus sur place en voiture, le 25 novembre 2014. Les bâtiments, de caractère et bien entretenus, semblent datés du XVI<sup>ème</sup> siècle, tout comme le reste du village historique. Les enquêteurs sont accueillis dans la cour du corps de ferme par Anne, de prime abord plutôt sur la réserve. Son mari est absent, à cause, nous dit-elle, « d'obligations médicales et d'activités associatives qui le retiennent à Paris ». L'entretien, d'une durée de 1 heure 48 minutes et 44 secondes, a été enregistré. Il a eu lieu autour de la table de la salle-à-manger, ouverte sur la cuisine. Plusieurs biais sont volontairement introduits par les deux enquêteurs, avant et pendant l'entretien ; nous citerons sans distinction et sans attribution à aucun des protagonistes en particulier : une enfance rurale dans une maison avec un potager ; un grand-père représentant en produits phytosanitaires, puis, expert agricole et foncier ; un trisaïeul agriculteur. Lors de l'entretien, l'interviewée semble s'adresser aux enquêteurs sans langue de bois, avec un franc-parler et une certaine jovialité. A la fin de l'entretien, la nuit était tombée, les enquêteurs ne pourront faire le tour des terres comme prévu, mais l'agricultrice leur proposera de visiter les bâtiments agricoles, pour observer et comprendre le stockage des pommes de terre et le fonctionnement de chaudière biomasse, à partir de déchets agricoles, brevetée et commercialisée par son mari.

L'un des enquêteurs a fait le choix de ne pas s'en tenir à la seule analyse de la parole de l'enquêté recueillie sur le terrain. Plusieurs procédés ont permis de compléter l'entretien : la lecture attentive et plus poussée du site Internet officiel de la ferme ; douze articles de presse, écrits par des journalistes portant sur le couple d'agriculteurs ; deux articles d'un journal de l'église catholique local, écrit par Anne ; plusieurs documents d'informations sur les organisations, dans lesquelles l'interviewée et son mari sont parties prenantes. Cet enquêteur a eu recours à un procédé non conventionnel : l'envoi d'un email, contenant des questions supplémentaires, afin de compléter son analyse. L'interviewée a accepté de répondre dès le lendemain à quelques unes d'entre elles, tout en soulignant qu'elle avait déjà accordé quatre heures aux interviewers. Les deux entretiens suivants et l'enquête qui en découle ont ensuite été effectués individuellement, le binôme d'enquêteurs s'étant scindé en deux.

### *Présentation du premier interviewé*

Anne est une femme de 55 ans, mariée avec Patrick, avec qui elle a trois enfants. Elle possède un Bac+3, un DEASS, diplôme d'État d'assistant de service social, métier qu'elle a exercé jusqu'à ce qu'elle devienne agricultrice. Patrick possède un BTS de machinisme agricole. C'est un fils de paysans, ancien mécanicien agricole, représentant, chauffeur. Tous deux sont désormais agriculteurs fermiers : lui depuis 1985, elle depuis 1987, dans la ferme familiale, située dans un petit village de Seine-et-Marne (en zone périurbaine, à proximité d'une gare de R.E.R.). L'entretien a été réalisé exclusivement avec Anne. Ses grands-parents se sont installés dans cette ferme en 1927, en tant que locataires. Ses oncles et son père y sont nés et y sont devenus agriculteurs. Son frère et elle y sont nés, et y sont devenus exploitants. Le couple d'agriculteurs a créé un GAEC, groupement agricole d'exploitations en commun, en société, avec le père et le frère d'Anne. Ce dernier était éleveur de vaches laitières, transformant ses produits dans un atelier créé sur place. Anne et son mari sont devenus seuls exploitants en 1991.

L'exploitation représente une surface de 125 hectares, un îlot certifié en agriculture biologique, de 38 hectares (depuis 2011) et un îlot certifié en agriculture raisonnée, de 87 hectares. Une quinzaine de cultures différentes y sont produites : asperges, haricots, petits pois, flageolets, luzerne, seigle, pommes de terre, seigle, blé, triticale, trèfle, orge, chanvre, lin... Au moment de l'entretien, le mode d'exploitation des terres était en cours de passage en agroforesterie, prévoyant la plantation de 2049 arbres, dont les sillons des haies venaient d'être tracés. Les céréales sont vendues à une importante coopérative agricole, essentiellement pour la panification. L'orge est envoyée en brasserie. Les oléagineux sont soit transformés en huile, directement à la ferme, soit vendus en coopérative, tout comme les protéagineux. Les légumes de plein champ sont contractualisés avec un grand groupe industriel de conserves et de surgelés (Bonduel). Les pommes de terre ont quatre destinations différentes : un autre grand groupe de surgelés (McCain), un leader du fast-food (McDonald's), la cantine de l'école du village, ou la vente directe à la ferme, comme c'est également le cas des asperges. La luzerne est vendue sur pied à un éleveur voisin pour l'alimentation animale. Le chanvre est cultivé pour une société d'agro-matériaux de la région.

### **Première lecture**

#### *Analyse du rapport à la nature de l'agricultrice Anne, orientée par une problématique concernant la filiation et la tradition*

Une femme est devenue agricultrice en semblant obéir à une rationalité traditionnelle. Fille et petite-fille d'agriculteurs, Anne est née dans une ferme francilienne et a « toujours voulu être paysanne », malgré le souhait de son père qu'elle fasse « d'autres études ». Devenue jeune adulte, elle a quitté le nid familial, s'accomplissant dans un parcours d'assistante sociale très militante, engagée dans plusieurs associations de nature sociale et environnementale<sup>6</sup> – notamment au Mouvement pour une alternative non-violente. Au début des années 1980, Anne rencontre Pascal, son futur mari, au Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne<sup>7</sup>. A priori, ce fils d'éleveurs de vaches laitières du Nord de la France, ne souhaite pas devenir agriculteur. Ses études de mécanique agricole l'ont amené à travailler en concession, en Ile de France<sup>8</sup>. A cette époque, l'oncle d'Anne est fermier de l'exploitation familiale. « Un accident du travail » précipite son « départ en retraite ». L'année 1985 constitue un tournant, une « opportunité » de devenir officiellement agriculteurs de profession. Le couple s'installe avec le frère d'Anne et son épouse, tous deux éleveurs de vaches laitières. Les nouveaux convertis se lance dans la grande culture céréalière et maraîchère ; les quatre membres de la famille choisissent de former un GAEC (Groupement agricole d'exploitation en commun) et de créer un atelier de transformation de produits laitiers. Rapidement, la « vente directe à la ferme » de ces produits dérivés et de leurs légumes, devient un mode de commercialisation qu'il revendique par souci de création de lien social. La majeure partie de leurs ventes est réservée à une coopérative agricole (meunerie, brasserie, alimentation animale) et à l'industrie agro-alimentaire (maraîchage).

En 1991, un conflit familial et le déménagement du couple d'éleveurs dans une autre région, entraîne la dissolution de la GAEC, laissant Anne et Pascal comme seuls « exploitants individuels »<sup>9</sup>. Au fil des ans, les exploitants sont passés de la production céréalière et maraîchère intensive, à des modes cultureux « raisonnée » et biologique. Ce choix, revendiqué surtout par Anne, est lié à une prise de conscience des pratiques agricoles de son père, perçues comme néfastes pour les sols, l'eau, donc l'environnement : « La génération de mon père, c'était tout phyto (...), ça a déglingué nos sols ». Des commentaires qui ne s'accompagnent pas pour autant de jugement sur les attitudes paternelles et celles de ses pairs, opérées dans l'ignorance des « répercussions sur la santé humaine, sur la santé du sol, sur la santé de l'eau, sur la qualité de l'eau » : « jamais je n'incriminerai la population, enfin la génération précédente. La génération précédente, ils savaient pas. »

### **Première conclusion-hypothèse**

*Le rapport à la nature est lié non seulement à l'immersion depuis l'enfance dans une tradition paysanne et un mode de vie rural, mais aussi à une réaction de rupture de transmission filiale, de rejet des pratiques antérieures.*

C'est pourquoi Anne et son mari ont décidé de changer les traditionnelles pratiques culturelles de l'agriculture intensive, mises en place pendant la génération précédente : « Donc aujourd'hui, on réduit les phyto de plus en plus par rapport à mon père ». Mais selon l'interrogée, le travers extrémiste serait de noircir les producteurs qui ne peuvent décemment pas être « responsables de tous les maux de la Terre », en termes de pollution environnementale. Suite à cet entretien exploratoire, les hypothèses de départ ont été reformulées.

<sup>6</sup> Magazine *Entraid'* Centre Ouest, n°186, septembre 2006, rubrique "Ma vie", p.14.

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> Ibid.

<sup>9</sup> Ibid.

Des éléments naturels et des êtres vivants, végétaux ou animaux, font partie d'un cadre de vie rurale, mais la ruralité et la nature s'insèrent dans deux représentations différentes. Cet espace est façonné par la main de l'agriculteur, genre de « paysagiste » des terroirs. La perception de l'environnement, plus que celle de la nature, influence le modèle culturel. Le présupposé de l'analyse : le rapport à la nature et à l'environnement est influencé par le lien de filiation, soit en opposition à la tradition, soit en continuité de traditions familiales.

## Seconde lecture

### *Analyse du rapport à la nature de l'agricultrice Anne, orientée par une problématique concernant la responsabilité sociétale*

Anne s'investit dans la mise en place, dans tout son département, d'un réseau de fermes pédagogiques, « Bienvenu à la ferme ». Toujours animée par le besoin de tisser du lien social, la sensibilisation du grand public au métier d'agriculteur et ses enjeux devient un leitmotiv. Au fil des ans, le modèle agricole du couple continuera à être façonné par l'envie de défendre les intérêts collectifs à travers leur représentativité au sein de nombreuses organisations : groupement d'employeurs, CUMA, Fédération Départementale des Syndicats d'Exploitants Agricoles de Seine-et-Marne (FDSEA 77), Fédération régionale des CUMA de Seine-et-Marne et Ile-de-France Ouest, Chambre d'agriculture d'Ile-de-France. Pascal exerce un mandat municipal de quatrième adjoint au maire de sa commune, siégeant à la « commission Eau – Assainissement », il est représentant du syndicat mixte intercommunal pour la gestion de l'eau sur le bassin versant de l'Yerres<sup>10</sup>.

Le couple participe régulièrement à des manifestations sur l'agriculture durable et l'aménagement des territoires ruraux : formations, groupes d'échanges et de travail, forum, événements (universités de l'innovation rurale<sup>11</sup>, colloque à l'Assemblée nationale<sup>12</sup>, campagne Alimenterre avec l'ARENE et la Bergerie nationale<sup>13</sup>...). A la fin des années 90 et au début des années 2000, les exploitants ont une nouvelle préoccupation : le rachat et la réhabilitation des étables de la ferme en désuétude. Ils décident de lier leur activité agricole à celle de service, en faisant rénover les bâtiments pour les transformer en habitat locatif, à destination d'un public périurbain, dont la demande de logement ne cesse de s'accroître<sup>14</sup>. Très soucieux des questions liées à l'énergie, les propriétaires font plusieurs constats : « une augmentation des prix » et la « dépendance aux énergies fossiles et fissibles », « une prise de conscience de la possible influence de l'activité humaine sur le climat », « les tensions géopolitiques mondiales liées, à la production d'énergie, à l'eau, à l'alimentation »<sup>15</sup>.

Toujours en quête d'innovation sociale et environnementale, « pour faire face aux changements climatiques et à une consommation responsable en énergie », les agriculteurs conçoivent une chaudière biomasse fonctionnant à partir de déchets « multi-combustibles d'origine végétale (forestière, agricole ou industrielle) ». Désormais, les visites pédagogiques seront souvent orientées sur les énergies renouvelables, pour montrer que les agriculteurs ont « un rôle à jouer pour préserver notre planète ». Le couple s'engage de plus en plus dans la voie du développement durable, en faisant le choix d'un mode de production raisonné : « Pour nous, il faut produire une culture avec le minimum d'intrants et un objectif de rendement optimum, suivant le potentiel de la terre et des conditions météo, tout en conservant la qualité demandée par le

<sup>10</sup> A partir de données de l'entretien, recherches sur le site de la mairie de Lumigny-Nesles-Ormeaux <http://www.lumigny-nesles-ormeaux.csime.eu/pages/edito.php?crub=0202&rub=L%E9quipe%20Municipale&page=> et sur le site du syndicat mixte « pour une gestion coordonnée de l'eau sur le bassin versant de l'Yerres ». <http://www.syage.org>

<sup>11</sup> « La Onzième Université d'Été de l'Innovation Rurale », organisée par La Communauté de Communes Bastides et Vallons du Gers, La Mission d'Animation des Agrobiosciences, avec la collaboration de La Mission Environnement-Société de l'INRA : *LES AGRICULTEURS DANS LA SOCIETE - Traditions, urgences et perspectives : comment accorder les temps ?* – Marsiac, 3/ 4/ 5 août 2005 ; « La Treizième Université d'Été de l'Innovation Rurale » : *LES AGRICULTEURS DANS LA SOCIETE - Traditions, urgences et perspectives : comment accorder les temps ?* – Marsiac, 1/ 2/ 3 août 2007.

<sup>12</sup> Colloque : *Terres nourricières, réservoirs d'emplois*, À l'invitation de Brigitte Allain, députée de Dordogne et de Catherine Grèze, euro-députée – 19 décembre 2013.

<sup>13</sup> Deux documents : ARENE et La Bergerie nationale (Rambouillet) : *L'Éducation à l'alimentation en Ile de France - Atelier 4 : Les outils pédagogiques et un exemple d'application de la campagne « Alimenterre » auprès du public*, 24 janvier 2006. *Les cahiers techniques de la Bergerie nationale* : « Fermes pédagogiques et développement durable : Comment expliquer l'agriculture durable au public » - Rambouillet, décembre 2011. ISBN 2-911692-31-4

<sup>14</sup> Article du journal *L'information agricole* de Seine-et-Marne : Accueillir les périurbains – Septembre 2006.

<sup>15</sup> Article du journal *Perspectives* : « Je me vois désormais comme un producteur de kilowattheures » – Juillet 2005; *La France agricole* : « Six logements chauffés au grains » – 10 décembre 2004; *Le Pays briard* : « Avec l'entreprise « Chaudière de la Brie » de Lumigny : se chauffer sur les déchets agricoles » – 22 janvier 2013 ; site Internet *La Chaudière de la Brie*, consulté en décembre 2014. <http://www.lachaudièredelabrie.fr>

consommateur et en assurant un revenu pour le producteur. C'est reconnaître des techniques, qui respectent des normes environnementales, aujourd'hui indispensables pour obtenir des aides compensatrices »<sup>16</sup>. En 2010, le propriétaire de l'exploitation a besoin de vendre une parcelle, mais le couple se refuse à acquérir un bien qui appartient « à tout le monde ». Pour éviter le démantèlement ou l'expropriation, Anne et Pascal soumettent à la vente, par le biais de l'association Terre de Lien, 38 hectares à des citoyens adhérents, qui deviennent ainsi actionnaires fonciers. Vu par notre interviewée, les cultivateurs ont « une responsabilité » envers les autres hommes, les consommateurs, puisqu'ils permettent de nourrir la société, les aliments ayant un impact direct sur la santé humaine : « on a une terre qui a été un peu intoxiquée, on sait que ça nous intoxique aussi ».

### **Deuxième conclusion-hypothèse**

*La représentation de la nature à l'état naturel, non façonnée par l'Homme, ne semble plus exister sur terre pour cette agricultrice qui se positionne plus significativement sur sa perception de l'environnement dans un anthroposystème global. Ce profil d'acteur agit tout d'abord par préoccupations socio-sanitaires, puis environnementales.*

Plusieurs comportements permettent de converger vers des preuves d'une réflexion autonome menant à une agriculture plus durable, incluant trois des volets du développement durable, le social, l'environnemental et l'économique : le projet en cours d'agroforesterie, le passage d'une parcelle en agriculture biologique grâce à l'adhésion du couple à l'association Terre de liens, fédérant des citoyens investissant uniquement dans des terres cultivées « de façon saine, respectueuse et durable », la création d'une chaudière biomasse, recyclant les déchets végétaux agricoles, la revendication de l'utilisation restreinte d'intrants, le développement de circuits courts et d'événements pédagogiques pour le grand public, l'embauche de salariés saisonniers ruraux pour encourager l'emploi local et l'insertion des jeunes, la mise en valeur de logement locatif pour favoriser le lien social. S'agirait-il d'un cas d'agriculture durable, selon la définition de Samuel Féret et Jean-Marc Douguet ?<sup>17</sup> « Il s'agit d'une évolution des pratiques qui nécessite un changement structurel (critique du productivisme), puisque l'atteinte des normes n'est pas l'objectif. Il y a surtout des considérations d'ordre éthique, sociale et sociétale (emplois agricoles et ruraux), et bien évidemment économiques qui façonnent l'architecture de l'agriculture durable »<sup>18</sup>.

L'agricultrice ne semble pas soucieuse de préserver la nature, en tant que telle, car vue de sa perspective, cette dernière a disparu à l'état « sauvage », primitif, sauf « peut-être en forêt amazonienne ». De part l'intervention de l'Homme, il n'y a plus « rien de naturel » sur Terre. Pour vivre, les êtres humains ont « besoin de se nourrir, c'est vital, c'est naturel ». C'est pourquoi ils doivent cultiver la terre, la « façonner », la « domestiquer ». Dans la mesure où « la main de l'homme est indispensable », « les cultures » ne sont donc « pas naturelles ». Le métier d'agriculteur s'apparente à celui de « paysagiste », ayant même jusqu'à une « responsabilité d'entretien de paysages » : « on façonne le paysage, et c'est pour ça qu'on est responsable, les gens ils passent tous les jours devant », « L'homme il est là pour entretenir, pour que ce soit joli ».

### **Présentation du deuxième interviewé**

Jacques-Olivier est un homme de 50 ans, marié et père de trois enfants. Il détient un brevet de Technicien Supérieur Agricole (BTSA). Il est agriculteur et propriétaire d'une exploitation agricole et d'une pension équestre, à proximité d'un petit village de Seine-et-Marne. « Le Baron de Rothschild » (Guy probablement) a revendu une partie de ses terres à ses parents agriculteurs, après la guerre, au début des années 1950, soit plusieurs parcelles d'une superficie totale de 200 hectares, le corps de ferme, les écuries et les bâtiments agricoles. Ils y ont monté une ferme d'élevage de moutons et de vaches laitières. Ils possédaient également des chevaux ; une partie de leurs terres était en polyculture céréalière. Jacques-Olivier et sa sœur sont presque nés sur la propriété. L'élevage de moutons a été abandonné en 1970, celui de vaches en 1983. Jacques-Olivier a repris la production agricole en 1991, en poursuivant la polyculture : orge de printemps, escourgeon, avoine de printemps, luzerne, avoine, blé, betteraves à sucre, maïs, oléagineux, colza,

<sup>16</sup> Citation du couple emprunté au site Internet de l'association Bienvenu à la ferme, consulté en décembre 2014.  
[http://www.bienvenue-a-la-ferme.com/ferme-ferme-de-grand-maison-100695/contact\\_plan\\_acces/13](http://www.bienvenue-a-la-ferme.com/ferme-ferme-de-grand-maison-100695/contact_plan_acces/13)

<sup>17</sup> Samuel Féret est titulaire d'un DEA de sociologie, chargé de mission agriculture durable à la Fédération nationale des centres d'initiatives pour valoriser l'agriculture et le milieu rural (FNCIVAM). Jean-Marc Douguet est Docteur en économie, chercheur au C3ED (Centre d'économie et d'éthique pour l'environnement et le développement, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines).

<sup>18</sup> Féret Samuel, Douguet Jean-Marc : « Agriculture durable et agriculture raisonnée- Quels principes et quelles pratiques pour la soutenabilité du développement en agriculture ? », *Nature Sciences Société* NSS, 2001, vol. 9, n° 1, 58-64 / © 2001 Editions scientifiques et médicales Elsevier SAS.

protéagineux, féveroles, pois, pommes de terre... Ses cultures sont principalement vendues à la coopérative Val de France, à destination de la meunerie et de la brasserie, tandis que le colza est transformé en huile ; une partie de son orge et de son blé est réservée au Groupe Soufflet, premier collecteur privé de céréales<sup>19</sup> ; pour les betteraves, les ventes sont destinées à Tereos, « un groupe coopératif sucrier français de dimension internationale, né en 2002 de la fusion de Béghin-Say et de l'Union des sucreries et distilleries agricoles »<sup>20</sup>. Une partie des betteraves va à la production d'éthanol. Les féveroles sont commercialisées en Egypte pour l'alimentation des consommateurs. Il arrive que ses céréales sont déclassés pour l'alimentation animale. Jacques-Olivier a également monté une pension et un centre équestre, en activité complémentaire. Sa femme, fille d'agriculteurs et ex-salariée dans le secteur paramédical en reconversion, tient une boutique de décoration dans l'un des bâtis.

## *Contexte de l'entretien*

L'enquêtrice a contacté directement l'agriculteur sur son téléphone portable, ce dernier étant le voisin de l'un de ses parents. Il était alors en train d'effectuer « des courses » dans un centre commercial, avec son épouse, mais il a pris le temps de s'isoler pour écouter attentivement la requête. L'envie d'effectuer une petite enquête sociologique sur les agriculteurs dans le cadre d'un cours en Master 2 Sciences des Organisations, à l'Université de Paris-Dauphine, a été évoqué. Le vif intérêt pour le monde agricole n'a pas été caché, ainsi que le premier entretien effectué dans le même département. Un rendez-vous a été fixé quelques jours plus tard au domicile de l'exploitant. L'entretien, d'une durée de 1 heure 15 minutes et 47 secondes, a été enregistré le 17 janvier 2015. L'enquêtrice s'est rendue sur place en voiture. Après avoir roulé le long du manège équestre, le véhicule passe par un porche ancien pour entrer dans une large cour intérieure, entourée de plusieurs constructions semblant bâties au XVII<sup>ème</sup> siècle : maison d'habitation, écurie, grange, bâtiments agricoles... L'enquêtrice est accueillie dès la sortie du véhicule assez cordialement, en tant que voisine. Un premier échange court de voisinage s'en suit, avant le démarrage de l'entretien. Il a lieu dans le bureau de l'exploitant. L'interviewé est courtois et coopératif, mais il semble quelque peu réservé, pudique, humble sans doute, ce qui ne l'empêche pas d'être plutôt souriant et avenant. Son temps est compté, avait-il prévenu, avec seulement une heure à consacrer à l'entretien, car il a un rendez-vous par la suite. Il proposera avec amabilité de rappeler ou de reprendre rendez-vous, si besoin. Le temps d'enquête est malheureusement venu à manquer, malgré les plans originels d'effectuer un entretien complémentaire. Le degré de proximité géographique avec l'un des parents de l'enquêteur apparaît peut-être, avec le recul, comme un frein à l'objectivité scientifique de l'analyse. Il est difficile de déterminer si cela s'est avéré un atout ou un inconvénient, du point de vue de l'interviewé pour se livrer l'esprit libre lors de l'entretien.

## *Lecture de l'entretien*

### *Analyse du rapport à la nature de l'agriculteur Jacques-Olivier, orientée par une problématique concernant la filiation et la tradition*

Jacques-Olivier a pour ainsi dire toujours vécu sur l'exploitation agricole qui appartenait à ses parents. Ils l'ont acheté au « Baron de Rothschild », au début des années 50. L'acquisition de terres auprès d'un puissant membre d'une illustre famille aristocrate et capitaliste, était déjà probablement une forme de réussite en soi. Pour notre interrogé, dès le début de l'entretien, il apparaît clairement que sa ferme est synonyme de souvenirs d'enfance heureux : « j'aimais bien rester ici, j'avais pas mal d'occupations. J'aimais bien rester avec mon père dans les champs, ce qui m'a donné un peu la passion de l'apiculture. » Dans cette famille, on est agriculteur sur des générations, une tradition perpétuée depuis des siècles : « on a un arbre généalogique dans la famille qui remonte au XVII<sup>ème</sup> siècle, les années 1650 quelque chose comme ça et on a tous, tout le temps un membre de la famille qui a été agriculteur », un métier qui l'a toujours « passionné ». Dans les premières minutes de l'entretien, Jacques-Olivier évoque déjà l'envie de la transmission de son métier à ses enfants : « si je pouvais le transmettre à mes enfants ou au moins à une de mes filles, ce serait bien, pour continuer quoi », associant rapidement cette transmission, sans nul besoin d'injecter le mot, à « la nature », et liant immédiatement la nature au sentiment d'amour : « La proximité, l'amour de la nature, le travail au grand air (...) J'ai pas grand chose à dire sur l'amour de la nature. L'amour de la nature, c'est de vivre à la campagne quoi. »

<sup>19</sup> Groupe Soufflet : « 4 millions de tonnes collectées en France et plus d'un million de tonnes à l'international. Il est présent également sur les marchés internationaux de céréales via sa filiale Soufflet Négoce. Sur la filière orge, c'est un acteur incontournable sur le marché mondial du malt avec 26 usines en Europe, en Asie et en Amérique du Sud. Sur la filière blé, il est l'un des tous premiers meuniers européens avec 10 moulins en France et en Belgique. C'est également un industriel significatif de la Boulangerie Viennoiserie avec 19 unités de production en France et une au Portugal. Il est présent sur le marché de la restauration rapide où il totalise plus de 230 points de ventes avec les enseignes Pomme de Pain en France et Le Crobag en Allemagne. » Site Internet du groupe, consulté en février 2015. <http://www.soufflet.com/Le-Groupe/Carte-de-visite>

<sup>20</sup> Page Wikipedia du groupe Tereos

Contrairement à l'interviewée précédente, ce cultivateur ne remet pas en cause les pratiques agricoles de la génération précédente, et évoque, au contraire, les façons anciennes de travailler « plus naturelles ». Le choix d'une agriculture raisonnée ne semble pas lié à la perception de pollution particulière (« en France on a pas d'soucis parce que ça a jamais pollué les terres, on a jamais eu de cas de terres polluées »), mais plutôt à une rationalité instrumentale de façon à faire des économies en priorité. Ce calcul n'empêche pas la conscience des impacts environnementaux potentiellement négatifs des produits phytosanitaires : « c'est important pour le sol, c'est important pour la nature, c'est important pour tout. C'est important pour nous aussi, parce que bon, nous on est les premiers concernés, c'est notre outil de travail ». Si Jacques-Olivier ne nie pas l'intérêt environnemental de ce mode de culture « raisonnée », il ne revendique pas non plus un modèle agricole de façon ostentatoire ou militante. Certes, il s'agit à la fois de préserver la nature et la terre, son outil de travail, mais probablement surtout de suivre les injonctions normatives de l'Union européenne. Par exemple, lors de l'évocation de l'intérêt des intercultures, le céréalier dénonce « l'infantilisation » des « technocrates de Bruxelles ».

### **Conclusion-hypothèse**

*Le rapport à la nature de Jacques-Olivier répond à une rationalité affectuelle, qui conditionne la perception d'une terre patrimoniale transmise par filiation et d'un environnement à préserver par souci de transmission filiale. L'agriculture raisonnée est également adoptée en rationalité instrumentale.*

### **Présentation du troisième interviewé**

François est un homme de 57 ans, marié et père de trois enfants. Sa femme, fille d'agriculteurs, a le statut d'exploitante dans la société, rôle purement administratif, car elle est infirmière de métier. Il y a des agriculteurs dans sa famille depuis trois générations minimum. Ses grands-parents maternels se sont installés en ferme, en 1947, sur une parcelle de l'exploitation que François possède désormais. François a passé un Bac D (Mathématiques et Sciences de la nature), suivi d'un an de biologie à l'université, puis d'un BTS en techniques agricoles et gestion d'entreprise. Il a démarré le travail d'exploitant avec son père et son frère, agriculteur également, en 1983. Ils achètent ensemble 60 hectares, en dehors du terrain historique familial qu'ils exploient. La propriété se compose, en plus des terres arables, d'un « corps de ferme historique, avec le bâtiment ancien, les étables, les écuries, la maison d'habitation, (...) une deuxième maison d'habitation dans une ancienne étable, (...) d'autres bâtiments originellement à l'usage d'élevage, et « deux grands hangars », « construits dans les années 1920 ». François fait de la polyculture céréalière « raisonnée » : blé, maïs, orge, protéagineux, féverole, pomme de terre féculente, lin textile, chanvre... Les destinations de vente sont essentiellement des coopératives, pour la meunerie et la brasserie, parfois pour le marché de l'alimentation animale, et des partenaires privés pour le lin (teilleur qui exporte vers la Chine) et le chanvre (éco-matériaux). Il est actuellement en train d'acheter d'autres terres avec son fils, afin que ce dernier les cultive, puis, qu'il prenne le relais de l'exploitation familiale dans le futur.

### **Contexte de l'entretien**

C'est indirectement par le biais de Jacques-Olivier, le deuxième interviewé, que ce cultivateur a été contacté. En effet, le premier ayant des responsabilités syndicales à la Chambre d'agriculture de Seine-et-Marne, il a proposé à l'enquêtrice d'appeler de sa part, pour obtenir des contacts d'exploitants, a priori ouverts à la communication envers le grand public. Dès le premier appel téléphonique, François a manifesté son enthousiasme pour participer à un entretien sociologique. Il a été évoqué, en plus du cadre du Master en Sciences des organisations, un devoir sous forme d'enquête sociologique sur « les agriculteurs par filiation ». François a rebondi sur cette notion de filiation, en répondant qu'il était justement « en plein dedans », pour évoquer la transmission de terres à son fils. Il a fallu plusieurs relances téléphoniques, afin de trouver le moment adéquat pour que l'agriculteur vérifie ses disponibilités. L'accueil a toujours été très avenant. La localisation du domicile de l'agriculteur étant à plusieurs dizaines de kilomètres de Paris, et l'enquêtrice se déplaçant en train, puis en bus, ce dernier a proposé un déjeuner à son domicile, avant de procéder à l'entretien dans l'après-midi.

L'entretien s'est déroulé le 4 février 2015. La durée totale de l'entrevue s'est élevée à environ cinq heures. L'exploitant est venu chercher son hôte en voiture, à l'arrêt du bus de sa commune. À l'arrivée devant les habitations, François a spontanément fait une courte visite guidée de l'extérieur des bâtiments. Une marre naturelle fait face au corps de ferme qui semble dater du XVII<sup>ème</sup> siècle, où habite toujours sa mère. Mais, sur l'aile perpendiculaire, on peut observer des constructions postérieures qui ont été agglomérées harmonieusement. Ensuite, un repas cordial, en la présence de son épouse et de son fils, a permis de discuter

de sujets tournant autour du monde agricole, sans prise de note ou enregistrement, par politesse et par souci de laisser libre la parole des hôtes. Divers sujets ont été abordés : la place de l'agriculteur dans la société, le regard extérieur des médias, de l'opinion publique et des écologistes, certaines pratiques agricoles, notamment le recours assez poussé aux technologies modernes. Après plus d'une heure de déjeuner, au moment de se lever pour passer à l'entretien, devant l'insistance de la femme de François pour comprendre les études et le projet professionnel de l'enquêtrice, il a été volontairement décidé de ne pas mentir et d'évoquer le Master 2 Développement Durable et Organisations. Il m'a semblé bon de préciser, même si cela ne semblait plus nécessaire, que je n'avais aucun préjugé sur la profession et que je n'étais pas une « écologiste extrémiste » (l'expression ayant été directement introduite par l'agriculteur). L'évocation franche d'un grand-père représentant en produits phytosanitaire a participé, semble-t-il, à les mettre à l'aise.

L'entretien à usage principal s'est déroulé dans le bureau et a duré 2 heures, 8 minutes et 31 secondes. Aux alentours des 16H30, au lieu des 15H prévue initialement, François s'est proposé de raccompagner l'enquêtrice à la gare. Une prise de notes, effectuée de mémoire, post-entretien, a permis de restituer partiellement les propos de l'interlocuteur, en dehors du cadre de l'enregistrement. Dans un email en date du soir-même, l'enquêtrice s'est permise de poser des questions complémentaires, afin de restituer la parole de l'interviewé avec plus de justesse que la prise de note post-entretien. L'agriculteur y a répondu dès le lendemain. De plus, un appel le 20 février a permis de confirmer une information importante : le mode de culture de François est bien ce lui de « l'agriculture raisonnée ». Les deux interlocuteurs sont restés environ une demie-heure de plus au téléphone, des propos retranscrits par une prise de note en simultanée. Encore une fois, le cultivateur a été très à l'écoute des questions, soucieux d'essayer d'y répondre le plus en détails possible. L'enquêteur aurait souhaité effectué l'entretien du fils de François, mais les délais courts ne lui ont malheureusement pas permis de le faire.

### **Lecture de l'entretien**

#### *Analyse du rapport à la nature orientée par une problématique concernant la filiation et la tradition*

Les grands-parents de François sont arrivés de Belgique en France, quelques années après la première guerre mondiale. C'est en 1947 qu'ils s'installent sur la propriété appartenant aujourd'hui à François ; ils exploitaient alors 130 hectares en tant que fermiers, les terres en polyculture et la ferme pour l'élevage de vaches laitières, de poulets et de cochons, transformés sur place. Communiquant avant même le début de l'entretien sur l'histoire de sa famille, leur exode et leurs difficultés sociales, notre agriculteur manifeste une certaine fierté d'avoir perpétué une tradition familiale, tout en étant devenu un modèle de réussite (« 'y'en a qui se disent : 'ah bah oui mais le con-là, il s'en est pas mal sorti, mais il a du patrimoine dis donc »). L'acquisition par ses parents de ce patrimoine terrien avec le projet de transmission filiale scelle plusieurs points : l'ancrage dans ce terroir auquel il semble très attaché (« puis il y a le côté plus paysan, quelqu'un attaché à un terroir quoi, à un territoire »), puisqu'il évoque volontiers : « Le plaisir de vivre ici », la fierté (« c'est moi qui ai fait tout ça ! »), ainsi que la sensation d'appartenance à un groupe social paysan, parvenu, au fil des générations, à s'intégrer dans la société : « Avec du recul, que de travail, que d'efforts, de sacrifices mais au final quelle belle intégration ! »

François, comme nombre d'agriculteurs, ne distingue pas particulièrement la nature de son espace de vie rurale, puisqu'elle en fait partie intégrante. Il a toujours été immergé dans un environnement avec des animaux, un monde relevant d'une authenticité familière : « des vaches, des veaux, des cochons, des poules, des lapins, des canards sur la mare, des chiens, au milieu des champs de blé et des autres cultures, avec les périodes des semis et des moissons, mais cela n'avait rien d'extraordinaire, ni pour moi, ni pour mes parents. C'était mon univers ». La nature, c'est également l'outil de travail de ce cultivateur ; il doit travailler en « symbiose » avec elle, c'est-à-dire avec « la plante », « le sol », « le climat » pour composer avec toutes les contraintes des éléments naturels, « la pluie », « le soleil », « les insectes », « les champignons », et cela fait partie de ses compétences d'intégrer « tous ces paramètres » pour trouver « l'optimum, le compromis ». Un rôle qui semble lui apporter un état de satisfaction, caractérisé par sa stabilité et sa durabilité ; en somme, la définition philosophique du bonheur<sup>21</sup> : « Mais on a au moins ce bonheur de composer... ».

### **Conclusion-hypothèse**

*Le rapport à la nature de François est conditionné par les difficiles conditions de vie paysanne de sa famille qui a cherché dans le métier d'agriculteur le moyen d'un mieux-être social. Aujourd'hui, la réussite de François passe par la domination de cette nature, par le capitalisme terrien et la revendication du recours aux progrès techniques.*

<sup>21</sup> Dictionnaire de philosophie en ligne dirigé par un auteur anonyme : « Ex-Prépa littéraire. Ex-Paris IV (Licence, M2, concours). Ex-Paris I (concours) ». <http://dicophilo.fr>

Cette nature a exposé ses grands-parents à un dur labeur (« Je sais qu'ils ont travaillé comme des forçats et sont morts usés »), ainsi que ses parents (« Avec du recul, que de travail, que d'efforts, de sacrifices »). Ses grands-parents maternels ont du quitter la première ferme où ils s'étaient installés, en arrivant de Belgique, « à cause des dégâts de lapin qui étaient un véritable fléau à l'époque ». Aujourd'hui, l'acquisition d'un savoir-faire, l'expérience, et l'accès aux technologies modernes lui permettent de travailler beaucoup plus sereinement que devait le faire sa famille. Cette nature a été domestiquée, façonnée, dominée par l'Homme, grâce à l'évolution des pratiques et à la modernité : « Après la guerre, mon père, adolescent a connu le labour avec les bœufs et très vite l'arrivée du tracteur et la moissonneuse batteuse et cela n'a jamais arrêté », jusqu'à « aujourd'hui », où « on a des tracteurs puissants », « des satellites », « des outils d'aide à la décision ». Cette vision de l'empêche pas d'avoir un certain recul sur les limites de la technologie, comme il l'exprime même sans achever sa phrase : « techniquement (...) On peut forcer les choses, mais 'y'a des limites ! (...) c'est la nature qui nous renvoie dans nos... ».

Dans son discours et ses pratiques, François se positionne également par rapport à une perception de l'environnement. Sa première allusion au sujet est plutôt négative, en référence au regard porté par « les médias » et « les écologistes » qui accusent les agriculteurs « de casser justement la nature, de dégrader, d'appauvrir les sols », même si, rapidement, il ne nie pas une responsabilité des agriculteurs : « on a encore des progrès à faire, par rapport à l'environnement ». Il semblerait que c'est en opposition au regard d'autrui qu'il s'affirme comme un acteur responsable, faisant partie d'un groupe social doté d'une forme de bon sens paysan. Une profession aux valeurs fortes qui a beaucoup évolué dans le temps et que la société doit continuer à laisser progresser : « C'est dommage, 'y'a de grandes marges de progrès, mais faut pas nous les interdire quoi. » François considère la terre comme un outil de travail, qu'il faut préserver surtout pour la transmettre à son fils.

# Essai analytique sur un groupe d'agriculteurs franciliens

## 1. Le rapport à la nature, conditionné par la filiation et l'appartenance à un terroir

Selon Raymond Boudon, la sociologie traite de phénomènes collectifs, qui résultent de comportements individuels<sup>22</sup>. Dès lors, pour tenter d'analyser le rapport à la nature d'un groupe d'agriculteurs franciliens, nous devons nous pencher sur leurs pratiques et leurs croyances individuelles, induisant ces comportements. L'objet de cette enquête est bien de s'essayer à une forme de sociologie rurale, et non à un naturalisme, en référence à Henri Lefebvre : « Quant à moi, la nature sans l'Homme ne m'intéresse pas »<sup>23</sup>. Il ne s'agit pas là, de faire part d'une thèse anthropocentrée, mais de tenir compte du fait que le sujet s'inscrit dans la considération d'un objet plus vaste. L'objectif est, partant de la compréhension fouillée de chaque cas, de circonscrire les univers pragmatique et symbolique au sein desquels se déclinent les différentes perceptions de la nature. La complexité de l'objet est qu'il ne relève pas seulement d'une approche pratique et syntaxique, mais qu'il revêt, semble-t-il également, un caractère d'idiosyncrasie. La finalité de la problématique demeure bien de circonscrire l'anthroposystème d'un groupe d'agriculteurs seine-et-marnais.

Pour qui étudie le rapport à la nature en lien avec la filiation, il semble particulièrement intéressant de se pencher sur l'étymologie du mot. « Nature » est issu du latin « natura » qui signifie « le fait de la naissance », le « tempérament », « le cours des choses ». « Natura » est lui-même participe du verbe latin « nascor » (verbe « nascor », « naître ») issu de « gnatus » forme archaïque de « natus », qui désigne « celui qui est né », celui « qui est » par naissance ; « gnatus » désigne, au singulier, le fils. Rappelons, par ailleurs, les définitions lexicographiques de la nature : « I. – Ensemble de la réalité matérielle considérée comme indépendante de l'activité et de l'histoire humaines. A. – 1. Milieu terrestre particulier, défini par le relief, le sol, le climat, l'eau, la végétation. – 2. Environnement terrestre, en tant qu'il sert de cadre de vie à l'espèce humaine, qu'il lui fournit des ressources. » Pour commencer, nous sommes tentés d'expliquer le rapport à la nature des agriculteurs, ayant historiquement et universellement une cause efficiente biologique, résultant d'un processus d'adaptation de l'Homme à son milieu naturel. La nature produit des choses rares et lentement élaborées<sup>24</sup>. L'Homme a eu besoin de la « domestiquer » pour se nourrir, survivre et s'adapter à un milieu évolutif, au fil des âges et des changements climatiques<sup>25</sup>.

– Jacques-Olivier : « *Les plantes agricoles, c'est comme... c'est comme les animaux domestiques et les animaux sauvages quoi... Les plantes agricoles, c'est des plantes qui ont été domestiquées par l'Homme... qui permettent à l'Homme de survivre, de vivre quoi... Le blé... qui permet de faire du pain, et puis toutes les autres céréales ou les betteraves qui permettent de faire du sucre (...)* Pour moi les plantes agricoles, c'est des plantes qui ont été domestiquées par l'Homme. »

– Anne : « *Non non y'a rien de naturel, dès le moment où l'homme il intervient, je pense que, non. C'est pas, c'est... humainement c'est naturel que l'homme il ait besoin de se nourrir, c'est vital, c'est naturel. Mais nos plantes elles poussent pas comme ça naturellement. (...) Les cultures, c'est pas naturel. Les graines qu'on met dans les champs, c'est l'homme qui les a produites et c'est l'homme qui les met en terre. Mais ça pousse pas naturellement quoi...* »

Partant du constat selon lequel l'Homme ne survivrait pas sans cette « domestication » – en d'autres termes, il serait susceptible de mourir (« L'homme il a besoin de se nourrir, où qu'il habite, au désert aussi bien qu'au Pôle Nord, il a besoin de se nourrir, il faut, sinon il crève de faim », nous dit Anne) – nos agriculteurs semblent s'inscrire dans la vision d'Heidegger : « la nature abandonnée à elle-même conduit à la ruine de l'Homme »<sup>26</sup>. Dès lors, l'agriculteur admet une relation de dépendance humaine à la terre et aux plantes, qui constituent des éléments avec lesquels il a le devoir de composer pour satisfaire aux besoins sociétaux. Le rôle du cultivateur est alors d'exploiter cette terre nourricière, partie intrinsèque de la nature – toutes deux sont « indissociables » nous dit Anne, « de la terre naît la vie ». Elle apparaît pour tous comme ayant une valeur cruciale, puisque c'est leur principal « outil de travail » ; un outil qu'on a le souci de « préserver », de « rendre intacte », de « ne pas épuiser », pour pouvoir le transmettre, on le verra plus tard, soit à ses enfants, soit aux citoyens, si on la considère comme un « bien collectif ».

<sup>22</sup> Boudon, Raymond, *La rationalité* – Paris, Presses Universitaires de France, janvier 2012 (1<sup>e</sup> édition : 2011).

<sup>23</sup> Lefebvre, Henri, *Du rural à l'urbain*, Paris, Ed. ECONOMICA 2001, 3<sup>e</sup> édition (1<sup>e</sup> édition, Anthropos 1968). Citation relevée dans la « Présentation de la troisième édition » par Rémi Hess dans *Pyrénées*, 1965, p.15, réédité à Peau, Editions Cairn, 2000, avec une préface de René Lourau qui commente *Du rural à l'urbain*.

<sup>24</sup> Dagognet, François, *Considérations sur l'idée de nature*, Paris : J. Vrin, 2000 (1<sup>e</sup> éd. 1990)

<sup>25</sup> Conférence d'Yves Coppens, *Du corps de Lucy, à l'homme d'aujourd'hui*, Université de Paris-Dauphine, 17 février 2015.

<sup>26</sup> Ibid Dagognet.

– Jacques-Olivier : « Pour laisser après à mes enfants une terre saine, (...) tout en l'améliorant, en la fertilisant pour qu'il y ait pas de carence en oligo-éléments ou (...) pour pouvoir garder c'que j'ai eu de mon père et pouvoir rendre intacte... pour pas épuiser le sol quoi. Pour pouvoir leur rendre un sol capable de les faire vivre ».

– François : « Ils m'ont transmis un patrimoine aussi, parce que c'est un outil de travail (...) les terres, le bâtiment, le fait de... Tout ce qui fait qu'on peut cultiver la terre quoi...(..) c'est le côté paysan, je dirai ».

– Anne : « la terre c'est un bien collectif, la terre c'est notre outil de travail ; tant qu'on le cultive, on le cultive bien, pour pouvoir après le transmettre à d'autres, étrangers ou enfants, fin bref, c'est pas grave, mais qu'elle soit cultivée... Et pour nous, c'est un outil de travail, c'est un bien qui peut appartenir à la société civile. » – Question : Agriculture et nature, ça vous évoque quoi ? « Indissociables, on travaille avec, on doit la respecter ».

Cette terre serait donc « faite pour produire ». Ce qui différencie sensiblement nos agriculteurs sur un point essentiel, c'est la notion de terre comme propriété individuelle. En effet, Anne est la seule du groupe à exercer en fermage. Ce choix revendiqué comme spontané de ne pas accéder à la propriété, « institution injustifiable »<sup>27</sup>, est loin d'être un frein à la transmission, puisque le couple de cultivateurs est en cours de passation de cet « outil » à son propre fils. Il paraît hasardeux, mais tentant d'exposer le sens mal interprété du raisonnement de Pareto, lors d'une toute première lecture rapide en diagonale d'un extrait de *La rationalité*, de Boudon, avant de comprendre que sa référence à la *nature* désignait « un agrégat confus de sentiment ». En attribuant le sens premier du mot *nature* à cette citation, on retrouve le raisonnement de Anne : « On vit bien quand on vit selon la *nature* ; la *nature* n'admet pas la propriété ; donc on vit bien quand il n'y a pas de propriété. » Deux visions s'affrontent alors dans notre échantillon : les partisans d'un capitalisme terrien, versus la conception néo-communiste inspirée de Karl Marx, qui revendique la gestion collective des moyens de production, y compris agricole. Jacques-Olivier et François considèrent tous deux la terre comme un bien individuel et jouissent alors d'une appropriation privée de la nature, souvent associée à la notion de liberté :

– Jacques-Olivier (au sujet de la transmission à ses enfants) : « La proximité, l'amour de la nature, le travail au grand air, à la campagne... et puis... de travailler chez soi comme on l'entend quoi. De pas avoir quelqu'un au d'ssus d'soi qui vous dirige, qui vous dit : « fais ci, fais ça ! Va là-bas, va faire ceci, va faire cela ! »

– Personnellement, je préfère travailler là parce que je suis chez moi, je m'organise comme je veux. Bon si un jour, je veux pas travailler le vendredi pour aller me balader, bah je vais me balader le vendredi, puis je travaille le dimanche. J'ai de compte à rendre à personne. Ça c'est la... le gros luxe de notre métier, notre avantage par rapport à quelqu'un qui travaillerait... euh chez quelqu'un. »

– François : « Ce confort bah d'être, de sortir de chez soi et d'être encore chez soi, de travailler pour soi, d'avoir des comptes à rendre qu'à soi »

– « Moi, mon champ, j'y fais ce que je veux quoi, ce que j'veux, c'est moi qui décide ce qui aura dedans ».

– « Maintenant j'ai tout ça, un certain confort qui est même pas traduisible en argent quoi...Ce confort d'être, de sortir de chez soi et d'être encore chez soi, de travailler pour soi, d'avoir des comptes à rendre qu'à soi, j'ai pas de patron au-dessus de moi ».

Pour Anne, même s'il semble que l'exploitation de ce capital (naturel) que représente la terre ne souffre pas de l'appropriation personnelle<sup>28</sup>, elle n'est pas exempte de contradictions sur ce point, quand elle évoque la lassitude des citoyens sur leurs conditions de travail en affirmant : « nous on a cette chance-là, c'est que on est chez nous quoi. » Cependant, sa vision anti-capitaliste est clairement revendiquée et affichée comme une valeur en soi. Lorsque le couple a eu l'occasion d'acheter 38 des 125 hectares de l'exploitation, il a préféré confier son achat à une association militante atypique qui permet aux citoyens : « l'acquisition de fermes, protégées sur le long terme de la spéculation et confiées à des hommes et des femmes engagés dans une agriculture paysanne ou biologique »<sup>29</sup>. L'agricultrice ne se cache pas de siéger au conseil d'administration de l'association. Contrairement aux deux autres cultivateurs, ces terres semblent moins un patrimoine à transmettre, mais plus un « outil de travail que l' « on cède quand on part à la retraite ».

– Anne : « on a souhaité que ce soit un association qui s'appelle « Terre de liens », donc qui est une association qui regroupe des gens, des citoyens qui veulent que la terre soit cultivée de façon saine, respectueuse et qui soit durable. Donc ils ont créé une foncière et cette société foncière récolte des actions, les gens prennent des actions de 104€ et avec ces actions, une plus une, ça fait des actions de 250.000€ et ça a été le prix d'achat des champs là-bas. Et donc c'est Terre de lien qui est propriétaire et nous sommes locataires. »

<sup>27</sup> Ibid Boudon.

<sup>28</sup> Marx, Karl et Engels, Friedrich, *Manifeste du parti communiste*, texte intégral, Turin, Editions Mille et une nuits, novembre 1994, ISBN : 2-910233-53-7, traduit de l'Allemand par Laura Lafargue, titre original : *Manifest der Kommunistischen Partei*.

<sup>29</sup> Plaquette de communication de l'association Terre de Liens sur le projet d'achat de la parcelle de 38 hectares : *Foncière Terre de Liens, Les sables de Lumigny* - novembre 2011.

Généralement associés au mot terre, des termes qu'on peut qualifier de positifs et qui font souvent référence au sujet de la transmission ascendante ou descendante. Chaque agriculteur interrogé s'inscrit, en tant qu'individu, dans deux dimensions temporelles : à la fois dans une histoire familiale passée qui lui est propre et qu'il semble raconter sans mal ; mais aussi, dans un présent en tant que parent, incarnant la notion de continuité intergénérationnelle. Par filiation, on retiendra la définition suivante dans ce contexte : « lien unissant l'ensemble des générations d'une même famille »<sup>30</sup>, la famille étant « l'ensemble des personnes apparentées par la consanguinité et/ou l'alliance »<sup>31</sup>. Ces hommes et femme ont pour point commun d'avoir perpétué des traditions familiales qu'ils souhaiteraient idéalement transmettre à leurs propres enfants, agissant à la fois en rationalité traditionnelle et affectuelle. Contrairement aux idées véhiculées par certaines théories de sociologie de la famille contemporaine, qui commentent la dévalorisation de la pérennité, un temps de la transmission et de la continuité intergénérationnelle qui ne structurerait plus le lien familial<sup>32</sup>, notre échantillon d'agriculteurs, lui, s'inscrit dans une identité familiale durable, tout comme dans une appartenance à un groupe social à l'identité forte. Tous se prêtent volontiers aux jeux des récits d'histoires familiales, puisqu'ils évoquent l'installation de leurs grands-parents en fermage, la guerre, les pénibles conditions de travail d'antan... Une époque où la paysannerie est « sensible aux limites sociales de son intégration », notamment dans un contexte post-première guerre mondiale et de « brassage national qui s'en est suivi »<sup>33</sup>. En référence à Jean-Hugues Déchaux, il apparaît que le « souvenir des morts » n'est visiblement pas tari chez les interviewés ; ils semblent continuer à se figurer le lien de filiation comme un lien spécifique, irréductible. « Le propre de cette mémoire est d'être symbolique, c'est-à-dire d'opérer par des symboles exprimant un état d'esprit, une situation, une relation, une appartenance ou même une essence inhérente au groupe »<sup>34</sup>.

– Anne : « *Mon grand-père était fils de paysan (...). Du côté de mon père, oui, ils sont paysans depuis toujours, du côté de ma mère, pas du tout. Mon grand-père a été militaire de carrière ; et puis, après la guerre de 14, il a tellement souffert qu'il est redevenu paysan ; et en 39, il a quand même été mobilisé, il est parti en Allemagne, mais il est resté paysan. Mon père a toujours été paysan, et aujourd'hui sur les cinq enfants, on est deux à être paysans de chez nous.* »

– « *Mes grands-parents y sont arrivés en 1927 comme locataires, puis mes oncles, mon père, mon frère et nous.* »

– « *Les générations de propriétaires suivent les générations de locataires (...). Donc ça c'est assez sympa. Mon grand-père était locataire du grand-père. Mon père a été locataire du fils, et nous aussi et maintenant c'est le petit-fils qui a repris. Et moi là, c'est notre fils qui va reprendre...* »

– Jacques-Olivier : « *Comme mon père était fils d'agriculteur, mon grand-père était agriculteur, mon arrière-grand-père était agriculteur, ça remonte à plusieurs générations... Donc je crois que, depuis... on a un arbre généalogique dans la famille qui remonte au XVII<sup>ème</sup> siècle, les années 1650 quelque chose comme ça et on a tous, tout le temps un membre de la famille qui a été agriculteur.* »

– « *Nos grands-parents savaient cultiver parce que y'avait pas les produits phyto.* »

– François : « *Moi, j'ai 190 hectares, quoi 192 exactement. 130 qui sont d'origines familiales on va dire, la ferme de mes grands-parents et de mes parents... 'Y'a 60 hectares que mon père donc avait repris dans les années soixant... soixante-dix-neuf... Donc deux, trois ans avant que j'm'installe. Oui, moi j'me suis installé en 83. Il avait repris ces terres-là, avec justement... Pour pouvoir m'installer quoi, avec mon frère aussi.*

– « *C'est une chance, parce que je crois que c'est pas facile aujourd'hui de devenir agriculteur quand, quand on vient pas du milieu entre guillemets. Donc moi, mes grands-parents étaient agriculteurs, mes parents aussi, et donc j'ai pu euh.. devenir agriculteur parce que mes parents étaient agriculteurs, hein... Ils étaient locataires, ils avaient une ferme, ils sont devenus propriétaires, moi aussi...* »

– « *Mes grands parents maternels sont arrivés de Belgique quelques années après la première guerre mondiale. Une sœur de ma grand mère et une demie sœur de mon grand père sont aussi venus dans la région avec leur mari. Tous agriculteurs. Ma mère et ses trois sœurs sont nées en France.* »

– « *Mes grands parents ont du quitter la ferme où ils étaient à cause des dégâts de lapin qui étaient un véritable fléau à l'époque, et ont vécu à deux familles (chez la sœur de ma grand mère) sur la même exploitation pendant toute la période de la seconde guerre mondiale. Ils se sont installés fermiers sur la ferme de la Caille où nous sommes aujourd'hui en 1947. Un peu plus de 120ha premier tracteur, etc.* »

– « *Mes grands parents paternels sont arrivés aussi de Belgique mais plus tard en 1939 à la veille de la guerre, avec leur dix enfants (9 garçons et une fille). Mon père avait onze ans. A peine arrivés cela a été l'exode et tout les cahots de la guerre. Ce sont les frères aînés qui les ont incités à venir en France. Ils y étaient venus pour travailler comme saisonniers et ont vu qu'ils pouvaient y venir s'installer agriculteurs. Les plus*

<sup>30</sup> Dictionnaire lexicographique *Trésor national de la langue française informatisé* (TNLFI).

<sup>31</sup> Barry, Laurent cité par Déchaux, Jean-Hugues in *Sociologie de la famille* - Paris : La Découverte, impr. 2009

<sup>32</sup> Déchaux, Jean-Hugues au sujet de l'interprétation qu'il qualifie "insatisfaisante" de certains auteurs, in *Sociologie de la famille* - Paris : La Découverte, impr. 2009

<sup>33</sup> Ibid.

<sup>34</sup> Déchaux, J.-H., *Le souvenir des morts* - Paris : Presses Universitaires de France, octobre 1997.

*jeunes ont travaillé avec mes grands parents sur une ferme près de la Ferté sous Jouarre avant de se marier et de s'installer tous agriculteurs. Après la guerre, mon père, adolescent a connu le labour avec les bœufs et très vite l'arrivée du tracteur et la moissonneuse batteuse et cela n'a jamais arrêté ».*

*– « Mes parents se sont mariés en 1957 se sont installés et ont vécu avec mes grands parents, ma grand mère étant hémiplégique suite à un AVC à 55 ans. Mon grand père a passé la main à mon père mais restait très actif : jardinage, lapins, poulets, apiculture (...) Quand ils sont devenus plus vieux ma Mère s'est occupée d'eux jusque la fin et on peut dire qu'elle a sacrifié une partie de sa vie. »*

*– « Je pense que pour un agriculteur, la notion de famille, c'est quelque chose d'important. »*

Cette généalogie et ce « souvenir des morts » permettrait-il aux agriculteurs d'affirmer à la fois leur identité et la fidélité à leurs origines ? En perpétuant une tradition familiale, agiraient-ils par angoisse de rupture de chaîne ? C'est vraisemblable. Nos trois intervenants sont tous, pour ainsi dire, nés sur ces terres qu'ils exploitent, et comme le souligne Dagognet, « ce qui naît, par définition, meurt, mais la nature, bien que liée à la génération, n'en reste pas moins toujours là »<sup>35</sup>. Ainsi, chaque individu grave symboliquement de sa présence cette nature pérennisée, tandis que leur enveloppe charnelle disparaîtra un jour de la surface de la terre. Ainsi, le cycle du vivant demeure éternel. « La nature culmine au sommet de la vie » et en ceci, elle signifierait « l'irréductible, le constant, l'immuable »<sup>36</sup>. La nature, « bien qu'elle admette aussi le changement et les variations, contient sûrement en elle le principe d'ordre »<sup>37</sup>. Cette notion d'ordre, probablement inconsciente, pourrait être pressentie comme l'une des valeurs accordée à la nature par les agriculteurs, dans une rationalité axiologique ; interprétation certes hasardeuse, mais tentante. Cet ordre serait une qualité intrinsèque de la nature, un symbole de ses cycles. On parle de cycles naturels, des « cycles des saisons », des cycles biogéochimiques. « Les éléments présents dans la nature sont en perpétuel mouvement. Les cycles naturels illustrent le trajet que suivent ces éléments (carbone, oxygène, phosphore, calcium, azote et soufre en sont les principaux) qui traversent, sous forme inorganique, la roche, le sol, l'eau et l'air et, sous forme organique, les êtres vivants. »<sup>38</sup> Dans ces processus, la vie joue un rôle primordial, « de sorte que le devenir des diverses molécules n'est pas gouverné par les lois de la chimie minérale mais par le fonctionnement des êtres vivants ».<sup>39</sup> Jacques-Olivier fait allusion à ces cycles : « pouvoir travailler avec la nature sans la contrarier, c'est-à-dire suivre les cycles des saisons, ne pas aller contre le cycle des saisons, pouvoir augmenter bien sûr son revenu sans contrarier la nature ». Anne, quant à elle, définit la nature comme étant : « Les êtres vivants et les minéraux ». François dépeint l'équilibre délicat à trouver entre tous ces éléments naturels et vivants : « on vit, quoi, on travaille avec du vivant, dans un milieu évolutif, avec le climat... On suit la vie d'une plante, on met une graine, en espérant que la graine va germer et se développer et puis, après cette graine, elle est dans un milieu, le sol, et ce sol, il faut qu'il soit équilibré, c'est-à-dire il faut qu'il y ait dans le sol des éléments minéraux pour que la plante se développe, donc ça il faut bien l'équilibrer » ; et par allusion au cycle : « Le sol, il reste encore un truc vivant et qui va accueillir d'autres plantes et c'est un éternel recommencement quoi ».

Ces agriculteurs sont contraints d'intégrer une part d'incertitude et de risques dans leurs pratiques professionnelles, liée à la nature ; leur mission serait donc de composer avec une série d'éléments naturels imprévisibles : les aléas climatiques et « la réserve hydrique » qui en dépend, « l'invasion d'adventices, de mauvaises herbes », la « qualité » de la terre, « les insectes » et les « champignons ». De nombreuses expressions en témoignent : « mes asperges infectées de bestioles », « c'est des millions d'insectes », « des insectes qui sont pas détruits au printemps », « des insectes qui sont en train de bouffer votre lin », « les maladies du blé, c'est des champignons qui viennent se greffer sur les feuilles », « quand vous avez un hiver doux, 'y'a plein de champignons, plein de parasites, des insectes qui sont pas détruits et au printemps, « boum ! », c'est l'explosion quoi ! »... Bref, des contraintes naturelles, pour certaines impossibles à « maîtriser ».

*– Jacques-Olivier : « On ne maîtrise bien sûr pas la partie climatologie, parce que le climat, on n'y peut rien, on peut pas le changer. En quelque sorte, encore heureusement, parce que sinon [petit rire], si chacun faisait pleuvoir ou faire beau chez eux, ça serait pas facile. On peut encore, pour les gens qui sont installés en irrigation, pouvoir apporter un peu d'eau au moment critique, mais bon, c'est pas une finalité en soi puisque après, il faut pouvoir aussi également euh... pouvoir toujours avoir une réserve hydrique dans le sol. Euh... donc la climatologie, on... peut jouer que sur quelques verrous, mais très léger, pratiquement rien. »*

*– François : « 'y'a des limites, bah liées aussi au climat. Et puis, il y a aussi des choses qu'on maîtrise pas hein ! Vous vous travaillez votre sol, il fait beau, votre sol il est bien réssuyé, quand j'dis réssuyé hein, il s'travaille bien, vous faites un super lit de semence et puis « paf ! » le lendemain il pleut pendant une semaine, bah après votre graine, elle va avoir du mal hein ! Même si vous avez tout fait comme il faut, bah après, c'est*

<sup>35</sup> Ibid Dagognet, *Considérations sur l'idée de nature*.

<sup>36</sup> Ibid.

<sup>37</sup> Ibid.

<sup>38</sup> Définition des « cycles naturels », sur le Dictionnaire de l'environnement en ligne, issu de l'ouvrage : *1.001 mots et abréviations de l'Environnement et du Développement Durable*, dirigé par P.Melquiot - Éditeur : RECYCONSULT.

<sup>39</sup> Définition des cycles biogéochimiques", *Encyclopedia Universalis* en ligne.

*les conditions météo qui vont faire que ça va pas aller. Et l'inverse (...) il fait sec, il n'y a plus d'eau, bah la graine, elle va mourir, parce que la graine elle a plus d'eau. C'est pour ça qu'on est toujours en train de râler ! »*

Il y a d'autres éléments qu'il est nécessaire de « maîtriser », de peur que la nature reprenne le dessus. Les cultivateurs ont une certitude : la nature peut reprendre ses droits à tout moment et devenir « incontrôlable », si on lui en laisse l'occasion.

– Anne : « *Si on protège pas, sur nos bandes enherbées, si on fauchait pas, il y aurait obligatoirement une plante qui prendrait le pas sur les autres et qui étoufferait toutes les autres, ça 'y'a aucun souci. La nature elle est très forte hein. Par exemple de la matricaire, c'est de la camomille sauvage, c'est très étouffant, très envahissant, nos bandes enherbées seraient recouvertes de matricaire, y'aurait plus de gaillet, y'aurait plus de (...) graminées (...). Les chardons par exemple, c'est hyper envahissant, si tu maîtrises pas, t'as plus rien. Je suis sûre que t'as plus rien. »*

– « *Si on arrête de cultiver dans nos champs vous allez voir comment la plaine comment elle va être. Une année, en 92, on nous a contraint à faire des jachères, (...) si on ne semait pas de l'herbe, c'était un réservoir à adventices, un réservoir à chardons, à orties, à pissenlits, à choses incontrôlables après quoi. »*

– Jacques-Olivier : *De toute façon, la nature reprend tous ses droits. On le voit sur plusieurs années quand on cultive. Par exemple, (...) une année on met pas (...) d'herbicide, on voit que les herbes, elles reprennent le dessus. Et de toute façon, les plantes s'adaptent au biotope, s'adaptent au milieu, elles s'autodéfendent elles-mêmes donc vis-à-vis des problèmes. »*

« *Oui, les adventices. Elles créent en fait, un système de défense qui leur permet de pouvoir contrer ces... pour pouvoir exister. Alors on dit toujours : il y a beaucoup d'espèces qui disparaissent chaque année, mais y'a beaucoup d'espèces aussi qui apparaissent aussi chaque année. »*

– François : « *Si je n'étais pas là, si 'y' avait personne ici, ça repartirait en friche et ça redeviendrait de la forêt quoi. 'Faut pas oublier que avant c'était sûrement de la forêt, avant que l'Homme... Donc c'est pas d'aujourd'hui que l'Homme s'est installé ici, il a déjà transformé la nature et... comment dire... on l'a maintenu jusque là (...)*

– « *La nature, elle sait résister, elle sait s'adapter, etc. »*

On ne peut s'empêcher de repenser à l'analogie faite par Anne, sur l'agriculteur qui serait une sorte de paysagiste, au sens d'acteur de l'aménagement de l'espace rural. Nous reviendrons sur cette notion dans la deuxième partie. L'intégralité du groupe résume l'interaction entre le cultivateur et ces éléments vivants, en une formule : la « symbiose avec la nature. » Pour François : « *j'dirai notre travail, c'est un travail en fait, d'être toujours en... alors j'sais pas si le terme est bon non plus, mais... disons, en symbiose, parce qu'on va travailler en fonction de tous ces éléments-là, (...) avec tout ça, avec la nature, c'est-à-dire 'y'a le sol, 'y'a la plante, 'y'a le climat, 'y'a notre travail, parce que des fois, on est obligé de faire des choix... »* Selon Jacques-Olivier : « *Donc il faut travailler en symbiose avec la nature. (...) Et à partir de ce moment-là, pour moi il y a pas de problème... environnemental ».*

Anne, qui a les pratiques agricoles les plus poussées en matière de considérations environnementales, fait référence à cette « symbiose » au futur, dans le cadre du projet d'agroforesterie de son fils : « *c'est-à-dire qu'il va planter des haies d'arbres dans les champs, tous les 27 mètres, des bandes de bois, enfin des bandes d'arbres espacées de 27 mètres, et sur ces 27 mètres, il y aura des cultures, et ça on est sûr que ça va permettre une symbiose de l'arbre et de la culture ».* Nous reviendrons sur cette notion dans la seconde partie de notre essai. Les deux définitions lexicographiques de « symbiose » semblent pertinentes dans notre contexte, même si l'emploi du mot par les agriculteurs s'avère figuratif, ils puisent dans la biologie leur inspiration : « *A. – BIOL. Association durable entre deux ou plusieurs organismes et profitable à chacun d'eux. B. – Au fig. 1. Fusion, union de plusieurs choses; association étroite et harmonieuse entre des personnes ou des groupes de personnes ».* Ici, il s'agirait d'une association durable et autant que possible, harmonieuse entre les cultivateurs, la nature, et la terre qui représente l'une de ses composantes essentielles. A travers l'association de certains termes, on pressent un postulat : la valeur patrimoniale de ces terres agricoles n'a de sens personnel que dans un attachement plus général au terroir et aux pratiques culturelles, de l'ordre affectif. Ainsi, on retrouve le champ lexical des sentiments et de l'attention portée : « *proximité* », « *amour* », « *passion* », « *attaché* », « *m'occuper* », « *préservé* », « *premières amours* », « *passionné* », « *aime* ». C'est bien les rationalités traditionnelle et affectuelle qui s'entremêlent et dessinent les contours de ce rapport à la nature chez nos agriculteurs.

– Question à Jacques-Olivier sur l'envie de transmettre son métier à ses enfants : « *La proximité, l'amour de la nature, le travail au grand air, à la campagne... et puis... de travailler chez soi comme on l'entend quoi. (...) J'ai pas grand chose à dire sur l'amour de la nature. L'amour de la nature, c'est de vivre à la campagne quoi. »*

– « *Et j'aimais bien rester ici, j'avais pas mal d'occupations. J'aimais bien rester avec mon père dans les champs, ce qui m'a donné un peu la passion de l'apiculture ».*

– « *C'est un métier qui me passionnait, qui me plaît. »*

– François : « *il y a le côté plus paysan, quelqu'un attaché à un terroir quoi, à un territoire.* »  
 – « *j'suis un paysan, j'habite ici, dans un pays, avec un terroir, avec une identité...* »  
 – « *pour moi, le terme « amour » est peut-être un peu fort, ou pas adapté, mais en tout cas ... L'envie de m'occuper de ce qu'y'a là, de le préserver, et puis en même temps de l'exploiter quoi.* »

– Anne : « *en fait, moi ce métier m'a toujours passionné (...) et puis, quand la place s'est libérée ici, on s'entendait très bien avec mon frère, ma belle-sœur donc on s'est dit pourquoi pas revenir à... 'Fin moi à mes premières amours...* »

– « *On parle de notre métier parce que, parce qu'on aime ça, parce qu'on est passionné par notre métier (...) les gens, ils ont envie de voir des gens qui aiment leur métier...* »

Nous ne devons qu'à Jean-Jacques Rousseau, cette sorte de dévotion, ce fameux « amour de la nature » (Dagonet, 1990)<sup>40</sup>. Il est même permis d'aller plus loin dans l'analyse, malgré les contraintes naturelles évoquées plus haut, ce rapport à la nature faire émerger les notions de plaisir, de satisfaction et celle, ultime, de « bonheur » que procurent ce travail de la terre, cette jouissance de l'espace, cette recomposition personnelle, entre hérédité, empirisme et modernité, cet équilibre entre des impératifs professionnels, des contraintes naturelles et le résultat, c'est-à-dire, le fruit de leurs cultures. Ce groupe semble avoir accédé à une situation sociale et professionnelle qui leur procure une forme de plénitude.

– François : « *faut composer avec tout ça. Mais on a au moins ce bonheur de composer...* »

– « *Et puis, on en tire aussi une satisfaction et puis, le plaisir de vivre ici.* »

– « *Et bah ça, 'y'a un bien-être ! (...) Oui, 'y'a un confort, 'y'a un bien-être qui dépasse le cadre...* »

– Anne : « *j'ai du plaisir à vendre mes produits en sachant qu'ils sont le plus sains possibles.* »

– « *Une ferme comme la nôtre c'est tout à fait viable, c'est super bien, les gens s'épanouissent.* »

– « *On a beaucoup de stagiaires, on a eu beaucoup d'apprentis (...) et c'est toujours un bonheur de travailler avec eux parce que, ils se marrent, ils déconnent, ils rigolent.* »

– « *Les gens ils passent tous les jours devant, moi mon plus grand plaisir, c'est des gens du village qui me disent « alors la Anne, l'année prochaine qu'est-ce que je vais avoir derrière chez moi? »,*

– Jacques-Olivier : « *La nature, c'est l'environnement, c'est (...) se promener dehors au calme... d'être paisible, apaisé... de vivre au rythme des saisons.* »

On revient à la notion évoquée précédemment d'attachement à la terre, au terroir, indirectement à la nature comme cadre de vie et de travail, est donc logiquement intrinsèquement lié à la filiation. Nous constatons que ces contemporains évoluent dans une histoire continue ou le passé éclaire le présent, et même le futur ; imprévisible, le futur l'est peut-être moins pour leurs enfants, à qui ces parents comptent bien laisser leurs terres en héritage.

– Anne : « *A 26 ans, vous savez ce qu'il m'a dit? Il m'a dit « Maman, t'as le plus beau métier de la Terre, moi je fais des jardins pour les riches, et toi tu nourris les gens. » J'étais fière ! Et voilà et Rémi il est aujourd'hui avec sa compagne et bah ils ont envie de reprendre la ferme. Je trouve ça super quoi ! »*

– Jacques-Olivier : « *Si je pouvais le transmettre à mes enfants ou au moins à une de mes filles, ce serait bien, pour continuer quoi.*

– « *J'espère oui ! Que les trois filles ou une des filles reprennent l'exploitation après. Bon, j'pense que... euh ... elles auront un aut' métier à coté, mais bon elles... pourront cumuler les deux. C'que font beaucoup d'agriculteurs. Si elles reprennent l'exploitation, elles peuvent travailler à coté et à ce moment, elles ont un chef de culture qui travaille sur l'exploitation et qui leur permet de pérenniser l'exploitation sans qu'elles soient agricultrices elles-mêmes.*

– François : « *Et notre objectif, c'est de séparer, par exemple les bâtiments-là, la maison, etc., de la partie exploitation pour qu'on sépare les choses avec le souci justement de la transmission de l'exploitation, donc la partie entreprise à mon fils (...), ça veut dire que lui, s'il achète des parts, il s'installe dans la société, il a déjà une partie du patrimoine vis à vis de son frère et de sa sœur quoi.*

– « *Et puis, donc là, comme je vous disais, on a un projet d'exploitation de mon fils mais sur une exploitation extérieure.* »

– « *Il y a des trucs nouveaux qu'on fera avec mon fils, on a plein d'idées, on a des projets.* »

De ce désir de transmission et de cet attachement familial aux terres, naît donc l'envie de préservation exprimée à travers son champ lexical : « protéger », « garder », « rendre intacte », « pas épuiser », « entretenir », « préserver » et même « pérenniser la nature ». Il paraît intéressant, pour saisir tous les aspects de cette rationalité de rappeler la définition lexicographique du verbe « préserver » : « Mettre quelque chose à l'abri d'une (cause d') altération; soustraire quelque chose à la destruction, à l'oubli » et celle du verbe « protéger » : « Faire que quelqu'un ou quelque chose soit mis à l'abri d'un danger, d'une agression, d'un risque quelconque ».

<sup>40</sup> Ibid Dagonet, *Considérations sur l'idée de nature.*

– Anne : « on se doit de dire : « voilà on a une terre qui a été un peu intoxiquée, on sait que ça nous intoxique aussi, donc il faut qu'on apprenne à la terre à se protéger autrement. »

– Question : Qu'est-ce que ça représente quoi pour vous ? – Anne : « Une valeur sûre, noble, à protéger. »

– Au sujet de la biodiversité : « nous on a beaucoup d'endroits qu'on cultive pas, mais qu'on entretient, pour justement préserver... »

– Jacques-Olivier : « Pour laisser après à mes enfants une terre saine, (...) tout en l'améliorant, en la fertilisant pour qu'il y ait pas de carence en oligo-éléments ou (...) pour pouvoir garder c'que j'ai eu de mon père et pouvoir rendre intacte... pour pas épuiser le sol quoi. Pour pouvoir leur rendre un sol capable de les faire vivre ».

– François : « le sol, c'est notre outil de travail. Donc c'est d'essayer de le protéger, de l'entretenir au maximum et puis de pouvoir le garder sain et naturel. »

– Question : « un sol va être mieux protégé s'il est plus sain, plus naturel ? – François : « Bah oui ! Si il reste dans son état naturel. Il faut essayer de le protéger des agressions de l'extérieur. »

– « C'est essentiellement le sol, notre matière première, c'est de là qu'on tire toutes nos... donc c'est de pouvoir le sauvegarder au maximum. »

– « L'envie de m'occuper de ce qu'y'a là, de le préserver, et puis en même temps de l'exploiter ».

## 2. Du rapport à la nature à la perception de l'environnement

Cette rhétorique de la préservation, nous entraîne vers le basculement de notre sujet d'analyse vers une notion plus englobante : le rapport à la nature orienté par l'appréhension d'un environnement plus vaste, qui soulève une prise de conscience, des considérations environnementales, voire des préoccupations et des responsabilités chez ce groupe d'agriculteurs. Achéons le tour de la question de la « domestication » de la nature, terme qui s'emploie plus justement pour les animaux, mais que nous empruntons à nos agriculteurs pour le détourner de son sens premier et lui attribuer l'usage philosophique et artistique : le cultivateur a ainsi le devoir de « dominer » et de « maîtriser » la nature. Pour Anne, cette responsabilité réside notamment dans l'entretien et l'aménagement des paysages. Après tout, le paysan ne serait alors qu'un type de paysagiste parmi les autres, un « jardinier » des cultures agricoles, un « architecte » ou « dessinateur » de paysage, associé à la beauté. Ce dernier étant la « vue d'ensemble, qu'offre la nature, d'une étendue de pays, d'une région »<sup>41</sup>.

– Anne, à la question : C'est quoi votre rapport à la nature ? « L'admirer et tout faire pour qu'elle conserve sa beauté. S'en rapprocher. »

« Pour nous, les paysans, on a besoin d'expliquer pourquoi on travaille. On a quand même cette responsabilité d'entretien de paysages, donc c'est quelque chose que les gens voient tous les jours – même si ils ont l'impression qu'ils voient rien, ils voient quand même, si c'était des friches, ce serait autre chose. »

– « On façonne le paysage, et c'est pour ça qu'on est responsable, les gens ils passent tous les jours devant, moi mon plus grand plaisir c'est des gens du village qui me disent « alors la Anne, l'année prochaine qu'est-ce que je vais avoir derrière chez moi? », alors quand je leur dis du colza : « ah non ça va puer! » C'est vrai que ça sent mauvais, moi je trouve que ça sent mauvais, il y a des gens qui aiment bien. Après les pommes de terre quand elles sont en fleurs c'est magnifique, c'est rose ou c'est blanc, et les gens quand ils ont ça à côté de chez eux ils sont ravis parce que c'est des belles couleurs quoi. Et, c'est... c'est vrai qu'on est paysagiste du sol quoi hein. Mais d'un grand sol, on n'est pas paysagiste dans un jardin. »

– « L'homme il est là pour entretenir, pour que ce soit joli (...) et puis que ce soit économiquement viable quoi. Enfin, laisser une terre comme ça, sans... La terre elle est faite pour produire, pour... pour... ouais! Que ce soit au moins propre, pas entretenu, c'est pas... Ou bien faut faire pousser un bois, puis là ouais, ok. »

– François : « ça c'est beau, et en plus quand ça fleurit, ça fleurit bleu. Voilà, pas toutes les variétés, y'a des variétés qui font des fleurs blanches, mais y'en a beaucoup qui font des fleurs bleues. C'est superbe, quand vous avez un champ de lin comme ça le matin ».

Par ailleurs, sur la perception de l'environnement en tant qu'espace de vie, cette génération d'agriculteurs a connu de fortes mutations territoriales. Comme le souligne, la FDSEA sur son site Internet : « La Seine et Marne subit une forte pression urbaine du fait de l'étalement de l'agglomération parisienne et de sa couronne, les terres cultivables disparaissant au profit des villes nouvelles, notamment à l'ouest du département. » On peut aborder indirectement le rapport à la nature de notre groupe par une approche spatiale de la ruralité et de l'urbanisation en parallèle. On retrouve alors de nombreux points de convergences dans notre groupe. Comme le souligne Jean-Pierre Sylvestre, il existe une réalité économiquement, socialement et culturellement incontestable : « le rural ne peut plus être confondu avec l'agricole. Corrélativement, il convient aujourd'hui de distinguer plusieurs « campagnes » selon leur degré d'urbanisation ». C'est exactement la vision

<sup>41</sup> Dictionnaire lexicographique *Trésor national de la langue française informatisé* (TNLFI), définition du mot « paysage »,

de Jacques-Olivier et de Anne, qui apprécie d'avoir les avantages de la campagne et de la ville à proximité, se détachant nettement du « rural profond », de la « pleine nature », ou de la « nature sauvage », associés à d'autres régions, voire d'autres contrées lointaines.

– Anne : « Ici, non, 'y'a pas de rural, c'est le périurbain (...) C'est rural au niveau de l'aspect parce que c'est un petit village de 600 habitants, etc., mais au niveau de la mentalité, c'est du périurbain : les gens ont besoin de la ville, soit pour travailler, soit pour se nourrir, soit pour les services. (...) Au niveau de la mentalité, c'est pas rural. Les gens, ils ont besoin d'aller en ville quoi. »

– « Au niveau de la mentalité, c'est pas rural. Les gens, ils ont besoin d'aller en ville quoi. Et je me sens plus près de ces gens-là que du rural profond... Je crois que je pourrais pas vivre dans la Creuse, par exemple. »

– « Qu'est-ce qui est naturel ? Peut-être en forêt amazonienne. »

– Jacques-Olivier : « Les gens qui habitent en pleine nature, en Auvergne, etc., pour moi ce serait plus difficile... J'aime bien le contact avec la ville. »

Le discours général de cet échantillon d'agriculteurs véhicule une ambiguïté quant au rapport à la ville. A l'évocation des gens qui « ont besoin d'aller en ville », Anne s'inclut pleinement dans ce groupe, faisant voler en éclat les images d'Epinal bucoliques que dessinent les citadins dans un imaginaire collectif : « Nous, ce qui nous intéressait aussi, c'était la proximité avec la périurbanité – à l'époque, ça existait pas mais – le réseau, le lien avec la société civile, le village », affirmant même vouloir prendre sa retraite en ville, et ne surtout pas rester à Lumigny, de peur de s'ennuyer. Elle associe la ville à l'opportunité d'être un acteur social plus accompli (« pour pouvoir faire plein de choses, associatives, être engagés dans des "assos" »), semblant être guidée par une rationalité axiologique, conditionnée par son passé d'assistante sociale. Jacques-Olivier, quant à lui, apprécie la proximité avec l'urbain, qui lui permet le contact social et l'accès à la culture : « J'aime bien aussi le contact avec les autres personnes. Je suis un sauvage qui vit dans son coin » ; « j'aime bien notre situation géographique, car on est pas loin de Paris et on est allé au théâtre cette semaine en une demie-heure, on était à Paris » ; « Ici, vous êtes quand même relativement tranquille... Tout en étant pas loin de la ville. On a les avantages et les inconvénients. Les avantages de la ville et les avantages de la campagne. (...) On est allé au théâtre avec mon épouse... Si j'habitais à 200KM, ce serait pas pareil ». François, quant à lui, se positionne moins sur les aménités urbaines, mais reconnaît qu'il « 'y'a sûrement des choses géniales dans la ville ».

En contradiction avec ces propos positifs sur la périurbanité et la ville, l'agriculteur, en tant qu'acteur rural, perçoit dans son ensemble l'étalement urbain comme un risque, voir une menace, tout du moins, un phénomène réel qu'il faut considérer avec prudence. Dans la mesure où ses terres sont un « gagne-pain » et un « outil de travail », l'inquiétude de grignotement de leur territoire apparaît comme légitime de leur point de vue. François évoque : « une société qui est en train de s'urbaniser (...), 'y'a plus de 80% de la population qui vit en ville, j'crois que c'est quelque chose comme ça (...) j'suis pas convaincu que ce qui est en train de se développer, du moins, la façon dont ça évolue, pour moi, c'est moins durable que ce que nous on fait. » Nos habitants ruraux semblent être conscients de ce qu'Henri Lefebvre qualifie de « lente dégradation et disparition de la campagne, des paysans, du village, ainsi que d'un éclatement, d'une disparition, d'une prolifération démesurée de ce que fût jadis la ville. ». François est celui qui habite le plus à distance de la capitale, et celui qui tient les propos critiques les plus radicaux sur la ville : « Je venais assez régulièrement à Paris... Quand vous voyez tous ces gens dans le train, dans le métro, autour de vous, quand vous prenez le périphérique, l'autoroute, etc. Rien que ça, c'est quoi ce bazar ? 'Y'a quelque chose pour moi qui tourne pas rond quoi ! ». C'est également celui qui a une analyse discursive la plus approchante d'une sociologie rurale, décrivant une forme de nostalgie pastorale : « Le désir de campagne qui se manifeste chez les Français depuis les années 70 recouvre des aspirations multiples (Hervieu et Viard, 1996) : besoin de nature et de paysage loin des villes, souhait d'une nation qui ne soit pas sans paysans (Ibid, 2001), entretien nostalgique des « racines rafraîchies » (Rioux, 1999), qui toutes sollicitent de manière particulière, voire contradictoire, la paysannerie ». <sup>42</sup>

– François : « Je me demande si c'est pas psychologique ou sentimental ou j'sais pas quoi, mais 'y'a des gens qui doivent regretter d'avoir quitté, leur milieu rural, ou leurs origines ou leurs racines. Parce que là où ils sont, ils ont sûrement pas l'impression de construire quelque chose comme nous on a l'impression de construire. Enfin, j'sais pas hein ! J'dis ça, je livre ça comme ça... 'Y'a des gens donc qui sont un peu jaloux, parce qu'il faut se rappeler quand même qu'y'a une époque où c'était le simplet de la famille qui restait agriculteur, les autres, ils faisaient des études, ils allaient faire d'autres métiers. Souvent, on laissait la ferme au plus con ! »

Le groupe se retrouve sur un constat de déplacement des populations rurales. François affirme qu'il « 'y'a des gens, 'y'a ceux qui ont quitté l'agriculture (...) Y'a quand même eu (...) une grosse exode quoi » pour Jacques-Olivier : « les temps changent un peu. Avant 'y'avait beaucoup plus de gens dans le monde rural qu'il

<sup>42</sup> Ibid Agriculteurs, ruraux et citadins, « La France et ses paysans : 130 ans d'histoire nationale », Annie Bleton-Ruget, Histoire, Université de Bourgogne, UMR CNRS 5605.

y en a maintenant ». En effet, 90% des ménages résidant dans l'espace à dominante rurale ne compte aucun travailleur agricole<sup>43</sup>. Anne est parfaitement consciente de ce phénomène, puisque c'est elle qui a eu l'idée de créer des logements locatifs pour ces travailleurs de la ville qui représentent une grande partie de la population de sa commune, des gens qui sont « contents » car « ils savent que si il a un souci, bah on est là. On est là, on travaille sur le terrain quoi, on est présents sur le village ». Face au risque d'urbanisation grandissante, la forêt, très présente sur le territoire seine-et-marnais, ferait alors office de « bouclier » entre la ville et la campagne :

– Anne : « Ici, on est privilégié, parce qu'on a les forêts domaniales qui nous protègent de l'urbanisation à outrance. Les forêts domaniales sont... Comment on dit ? Inarrachables, je sais pas comment dit, donc ça c'est une grande protection pour nous, ce qui évite l'urbanisation ».

– Jacques-Olivier : « Oui, on est en péri-urbain, mais là vous voyez (...) j'ai mon beau-frère qui est agriculteur à Pontault-Combault... Lui, c'est (un vrai) un péri-urbain ! Il est entouré par les immeubles, les villes, etc. Nous, on est quand même ici très préservés, avec la forêt qui fait un bouclier tout autour ».

– François : « Quand y'a une forêt ou un bois, ça reste là. Même si on y fait pas grand choses, mais ça reste là. Ça fait partie de l'ensemble. Et on le respecte, c'est là. »

La forêt serait donc le dernier vrai rempart à l'état naturel, entre l'espace de la vie paysanne et la ville. Auparavant, dans des temps reculés, la nature était une « imprenable forteresse », aujourd'hui « la nature a été dévoilée, raison de plus pour la défendre »<sup>44</sup>. Jacques-Olivier évoque la localité de son beau-frère qui appartient à la première couronne, presque comme les vestiges d'une histoire ancienne. Les agriculteurs se voudraient-ils les derniers gardiens d'une nature déjà façonnée et domestiquée par l'Homme ? Feraient-ils le gué entre la ville et la campagne ? A ce titre, la forêt jouerait un rôle à fois protecteur et défensif ; on l'invoque comme « digue protectrice » destinée à empêcher ou à retarder le débordement techniciste. Certaines pratiques agricoles tendent à « re-naturaliser », réinjecter de la nature sur ces espaces domestiqués par l'Homme, c'est le propre de l'agroforesterie qui est fraîchement adoptée sur l'exploitation d'Anne et sa famille : « Là, il (son fils) installe l'agroforesterie, c'est-à-dire qu'il va planter des haies d'arbres dans les champs, tous les 27 mètres, des bandes de bois, enfin des bandes d'arbres espacées de 27 mètres, et sur ces 27 mètres y'aura des cultures, et ça on est sûr que ça va permettre une symbiose de l'arbre et de la culture. » En acceptant le projet agroécologique de son fils, sur toute l'exploitation, et pas seulement sur ses parcelles certifiées AB, elle réintroduit, en quelques sortes, de la nature sur ses terres. En ce sens, Anne n'est pas représentative du groupe, puisque c'est la seule à expérimenter cette pratique et à cultiver une parcelle en agriculture biologique.

En revanche, le dénominateur commun entre tous les membres de notre groupe est le modèle d'agriculture raisonnée. Il se définit comme un « mode d'agriculture fondé sur un principe de raisonnement global, prenant en compte les finalités économiques, qualitatives, environnementales et sociales. Elle a pour objectif d'adapter les apports en éléments fertilisants aux besoins réels des cultures, en tenant compte des éléments déjà présents dans le sol et du rendement potentiel de la plante ».<sup>45</sup> La création, en 1993, du réseau Farre (Forum pour une agriculture raisonnée et respectueuse de l'environnement) à l'initiative des Organisations professionnelles Agricoles (OPA), témoigne des premiers signes d'une pression sociale à l'égard de l'agriculture pour intégrer la problématique environnementale (Bonny, 1997 ; Duclos, 1998)<sup>46</sup>. Depuis 2002, l'agriculture raisonnée est l'objet d'une procédure de qualification volontaire des exploitations et des produits.<sup>47</sup> Aurait-elle permis un cadre d'exercice plus rationnel aux agriculteurs fondé sur des motifs déterminés ? Leur approche permettrait-elle de réconcilier l'agriculture et l'environnement, de façon à prendre la voie d'un développement plus durable ? Ou s'agit-il simplement de « raisonner » le productivisme par une intégration à minima d'exigences environnementales ? Quelle conception de la soutenabilité est mise en avant par ces acteurs agricoles qui prônent une approche raisonnée ?

### 3. La perception plus générale du développement durable

Les représentations des agriculteurs d'une nature et d'un environnement qu'il faudrait préserver pour les générations futures, seraient-elles le fruit d'un conditionnement social propre à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle et surtout, au début d'un XXI<sup>ème</sup> siècle « obsédé » par l'idée d'un dérèglement climatique, potentiellement catastrophique pour l'avenir de l'humanité, et par la croissance de risques pathologiques liés aux impacts humain sur l'environnement, du type cancers ? En ayant choisi l'agriculture raisonnée, le groupe s'assure-t-il

<sup>43</sup> Ibid *Agriculteurs, ruraux et citoyens*, Jean-Pierre Sylvestre.

<sup>44</sup> Ibid Dagognet, *Considérations sur l'idée de nature*.

<sup>45</sup> Définition empruntée dans le "dictionnaire" : *1.001 mots et abréviations de l'Environnement et du Développement Durable*, dirigé par P.Melquiot - Éditeur : RECYCONSULT.

<sup>46</sup>

<sup>47</sup> Doussan Isabelle, « Entre contrainte et incitation : analyse juridique de la qualification au titre de l'agriculture raisonnée », revue *INRA Sciences Sociales* N° 3 - OCTOBRE 2004, 19<sup>ème</sup> année, ISSN 0988-3266, URI <http://purl.umn.edu/134678>

une conformité entre les attentes sociales et leur conduite ? Ou seraient-ils plutôt, selon une vision plus weberienne, influencés non seulement pas une hétéronomie, mais aussi guidés par leur capacité autonome de choisir et de juger leurs propres pratiques agricoles ? « Il va de soi que nous ne pouvons pas, aujourd'hui, ne pas aborder les problèmes de l'écologie et de l'environnement parce que le monde moderne, c'est-à-dire industrialisé, se réclame d'une "nature à préserver", afin de nous sauver de la pollution et même de l'asphyxie. La nature tient alors un rôle purificateur, défensif. » Il s'agirait alors de déterminer ce que la raison recommande de faire dans des conditions de risques et d'incertitudes, face à l'emploi d'intrants chimiques dont la recherche a commencé à montrer les impacts négatifs à certains égards ; impacts dont l'Homme n'a pas encore tout le recul nécessaire pour juger de la totalité des conséquences. La raison recommanderait visiblement à ces agriculteurs de faire plus justement pour la société et la planète de « l'agriculture raisonnée ».

Si l'on analyse l'origine strictement littérale de cette notion, apparue dans les années quatre-vingt dix, « production raisonnée » sous entendrait que l'agriculture conventionnelle, telle qu'elle s'est développée pendant environ cinq décennies sur un modèle intensif et productiviste, n'était pas « raisonnée » auparavant, reposant sur un faux jugement. Rappeler la définition du verbe raisonner : « Expliquer les causes d'un événement pour en avoir une vue juste; analyser la motivation d'un comportement, d'une attitude, les motifs d'une action pour en avoir la maîtrise ou un meilleur contrôle »<sup>48</sup>, nous permet de nous poser la question de ces récentes pratiques « raisonnées ». Si l'on se réfère à la philosophie classique, nos agriculteurs sont tous trois dotés de raison, dans leur faculté de juger et de discerner le « bien » et le « mal », puisqu'ils se sont résolus à utiliser moins de produits phytosanitaires en se représentant le réel tel qu'il est, c'est-à-dire avec des problèmes de pollutions environnementales et sanitaires dues à l'utilisation abusives de ces produits. En sociologie, nous préférons l'expliquer en termes de choix en rationalité qui auraient guidé les actions individuelles, c'est-à-dire les modèles agricoles de chacun.

Pour commencer, nous pouvons constater que le groupe exprime une prise de conscience générale sur les problèmes environnementaux causés par les pratiques agricoles.

– Anne : « *La génération de mon père, il savait pas. Nous on sait, donc on se doit de réagir, on se doit de dire : « voilà on a une terre qui a été un peu intoxiquée, on sait que ça nous intoxique aussi, donc il faut qu'on apprenne à la terre à se protéger autrement », etc. Donc aujourd'hui, on réduit les phyto de plus en plus hein, par rapport à mon père [sourire], c'était impressionnant hein, les doses d'engrais c'était multiplié par dix par rapport à aujourd'hui, c'était impressionnant ! Et aujourd'hui, je dirai, on a cette conscience-là »*

– Jacques-Olivier : « *l'environnement pour moi, en tant qu'agriculteur (...) c'est : UN la nature, péréniser la nature, (...) il faut travailler en symbiose avec la nature. (...) et à partir de ce moment-là, pour moi il y a pas de problème environnemental. Donc les agriculteurs sont conscients des problèmes...*

– *Il y a des gros problèmes de... phytosanitaires maintenant. Les produits qu'on mettait y'a 20 ans maintenant on les... déjà ils sont plus homologués et on peut plus traiter les plantes comme avant.*

*C'est vrai qu'il y'a eu des abus... mais bon... parce qu'après on connaissait pas... on s'était pas vraiment penché sur le problème. »*

– François : « *Alors je ne nie pas qu'y'a des problèmes hein, ; bon on a évoqué les nitrates, on a évoqué les produits phytosanitaires, etc.*

– *Nous on a encore des progrès à faire, par rapport à l'environnement (...)*

– *Alors c'est vrai qu'y'a sûrement eu des produits phytosanitaires, etc., qui ont été utilisés sans trop mesurer l'impact.*

– *Je pense qu'aujourd'hui, il y a une prise de conscience et (...) 'faut pas croire qu'on est absent de cette prise de conscience. »*

Pour Anne, les problèmes environnementaux dateraient de la génération de son père, et se perpétueraient jusqu'à nos jours puisque les intrants revêtent une toxicité : « On aimerait trouver des produits qui soient efficaces et qui soient moins toxiques, mais pour l'instant y'en a pas. » Cette nocivité des produits est associée presque systématiquement à la notion de santé humaine, sur laquelle les agriculteurs exerceraient une forme de responsabilité. « Bah oui forcément ! A partir du moment où vous faites quelque chose qui est consommable... c'est vous qui êtes un peu en première ligne », nous dit Jacques-Olivier. Cette responsabilité sur la santé n'est pas toujours, du point de vue d'Anne, liée aux intrants, mais aussi aux types de produits cultivés et transformés : « Je prendrai un exemple : (...) des intolérances au gluten. J'ai appris (...) que nos blés sont faits pour la meunerie, pour faire du pain, et plus y'a de gluten, mieux c'est vendu. Donc, on fait des variétés de blés très riches en gluten, alors que l'être humain, il est pas fait pour ingurgiter du gluten, c'est très dur à digérer. Mais au nom de la sacro-sainte société de consommation, pour faire de l'argent, on a choisi de faire des blés riches en gluten. Je suis désolée mais non ! On a à se poser la question de se dire : l'homme, il est fait pour manger des choses pas trop riches en gluten (...) à nous, paysans de dire : on va prendre des blés qui sont moins riches en gluten et les transformer en farine (...) puis voilà, ça correspondra à la meilleure santé des gens. » Le terme de qualité revient seize fois dans son discours, associé avant tout à la notion de

<sup>48</sup> Dictionnaire Trésor de la langue française, CNRTL Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales.

produits bons pour la santé. Il semble alors que c'est la rationalité en valeurs qui motive son choix de mode de culture, pour le bien de la société.

– Anne : « *Nous, notre modèle, c'est faire la qualité, répondre à la demande des gens* »

– « *Notre volonté, c'est de faire du bon ; le plus de quantité possible, je dirai pas ça, mais la qualité la meilleure possible, tout en préservant nos sols* »

– « *Des variétés plus résistantes aux maladies, des variétés, peut-être avec moins de rendement – c'est-à-dire moins de quintaux à l'hectare mais avec une qualité sanitaire supplémentaire pour les gens, au niveau alimentaire, un goût meilleur – On fait des haricots pour Bonduel, parce qu'on a envie de faire des bonnes choses pour B... Pour que les gens achètent des haricots surgelés de bonne qualité, y'a pas trop d'insect... de produits dedans ; on fait des pommes de terre en vente directe, pareille, on vend à une cantine parce qu'on estime que les enfants de nos villages, ils ont le droit de manger des bonnes pommes de terre avec peu de produits dedans. »*

– « *Nous on préfère choisir une qualité de produits, plutôt qu'une quantité de produits. »*

Le souci de la qualité de l'eau est également très présent dans son discours.

– Anne : « *nous, on est Bassin Versant de l'Yères, on est en amont de la Seine, donc tout ce qu'on produit dans nos champs, va dans l'eau si 'y' a des pertes ; et de l'eau, ça va dans la Seine qui abreuve Paris, les Parisiens. Donc au niveau qualité de l'eau, 'y' a beaucoup beaucoup de contrôles et Pascal est élu aussi là-dessus au niveau de la Chambre d'agriculture, il suit ça beaucoup, de limiter les pertes, de limiter les fuites au niveau Bassin Versant de l'Yères. Donc il est engagé là.*

– *Par exemple, en réunion sur l'eau, sur la qualité de l'eau, sur l' Yères là – c'est la petite rivière qui passe à côté de chez nous, elle prend sa source ici et elle se jette dans la Seine à Yières – là, c'est sûr que les paysans sont tous responsables, des maux, des maux de la qualité de l'eau, quand on met les pendules un petit peu à l'heure, par rapport aux phosphates qu'on utilise dans nos lessives, par rapport à aussi aux industries qui cultivent, bah on est responsable aussi quoi.*

– *Mais nos techniques d'aujourd'hui ne doivent pas, on doit être conscients qu'on doit pas impacter sur la qualité du sol, sur la qualité de l'eau. »*

Si l'Homme a empoisonné la nature avec des produits chimiques, comme semble le penser Anne, peut-elle s'auto-guérir ? La question se pose dans le sillage d'Heidegger qui fait des comparaisons saisissantes, en reprenant le cas du médecin qui se soigne et guérit. « C'est la saine nature elle-même capable de résistance qui est le point de départ véritable de la guérison et ce qui la commande »<sup>49</sup>. Oui, nous l'avons entendu, selon nos agriculteurs, la nature est en effet capable d'une certaine résilience : « la nature reprend tous ses droits », « la nature, elle est très forte », « la nature, elle sait résister, elle sait s'adapter », elle sait créer « un système de défense » (au sujet des adventices), « les plantes s'adaptent au biotope, s'adaptent au milieu, elles s'autodéfendent elles-mêmes donc vis-à-vis des problèmes ». Mais, cette nature incluant les champs et y compris les forêts, qui n'est plus primitive, « sauvage », celle d'un monde rural proche des villes, qui s'est faite « domestiquée », « façonnée », est-elle réellement capable de s'opposer à l'action humaine, ou du moins de diminuer l'effet de la force de la chimie, des impacts négatifs subis ? Nos producteurs qui ont décidé de faire de l'agriculture raisonnée et biologique l'aident, en quelques sortes, à guérir. Du point de vue d'Anne, permettons-nous une analogie qui apparaît en filigrane dans son discours, avec le patient mal soigné qui aurait besoin d'être désintoxiqué, sevré, purgé : « Donc, il faut que les gens, ils comprennent que la terre elle a beaucoup de mémoire et que c'est pas parce qu'on arrête d'utiliser des phyto sur un endroit que tout de suite elle va être vierge, pure. Y'a un temps de, je sais pas quoi, de rémanence, de latence qui est très long. »

Chez le deuxième et troisième interviewé, Jacques-Olivier et François, la notion de responsabilité générale des agriculteurs est beaucoup moins prononcée que chez Anne, mais elle existe au demeurant. Pour Jacques-Olivier : « nous, en France on a pas de soucis parce que ça a jamais pollué les terres, on a jamais eu de cas de terres polluées. Mais bon, on a eu en Russie, en Ukraine... 'y'a eu des abus ». François a un avis similaire : « J'ai pas l'impression qu'ici, en France – bon, ailleurs je sais pas, il se passe des choses – on les décrit comme des catastrophes, je suis pas complètement convaincu que ce soit des catastrophes, mais bon, 'y'a sûrement des problèmes, 'y'a des excès, on le sait bien, et j'pense que même nous, à des moments... peut-être qu'aujourd'hui aussi, on fait des bêtises ». Chez tout le groupe, on retrouve des termes et des expressions qui tournent autour du champ lexical de la responsabilité, terme qui revient huit fois dans la bouche d'Anne, définie comme l' « obligation faite à une personne de répondre de ses actes du fait du rôle, des charges qu'elle doit assumer et d'en supporter toutes les conséquences » : « doit s'engager », « apporter son édifice », « des mesures », « mesurer ».

– Jacques-Olivier : « *L'agriculteur doit s'engager à apporter son édifice un peu à l'environnement, donc en faisant des intercultures pour pas que les nitrates s'en aillent dans le sol, pour assurer toujours une couverture végétale sur le sol, pour pas qu'il y ait de lessivage, pour pas qu'il y ait, que la terre soit... comment*

<sup>49</sup> Ibid Dagognet.

*dirais-je ? Esquintée, parce qu'une terre nue, 'y'a rien de plus mauvais qu'une terre nue sur le sol parce que tous, tous les éléments, tout ruisselle. Alors que quand y'a une culture, ça permet de bloquer, si vous voulez, les éléments du sol et de les fixer dans le sol. Donc on doit depuis 1992, chaque exploitation doit faire des intercultures, doit avoir un pourcentage de bandes enherbées le long des ruisseaux, des rus, pour pas qu'on puisse pas mettre de produits phytosanitaires ou d'engrais qui iraient directement dans les rivières. Donc ça a un intérêt, surtout, environnemental quoi. »*

– Anne : *« On se doit d'être attentifs à la demande sociétale. Aujourd'hui, notre société est consciente que nous, les agriculteurs, on a une responsabilité sur les problèmes de santé de beaucoup des gens, et c'est là que nous, on se doit de réagir et se dire : on a une part de responsabilité, pas toute la responsabilité, mais une part de responsabilité, donc c'est à nous de prendre les mesures pour éviter ça quoi, pour améliorer la qualité sanitaire des gens quoi, et la qualité de l'alimentation. »*

– François : *« Nous on est des p'tites mains, on utilise tout ça. Donc nous on dit : « OK, faut réduire les produits phytosanitaires, mais est-ce que c'est la bonne approche ? Est-ce qu'il faut pas mesurer l'impact des produits phytosanitaires ?... »*

Le dernier interviewé fait bien allusion à la responsabilité de la norme juridique européenne pour mesurer les impacts. Comprendre le rapport à la norme de notre échantillon est déterminant pour essayer d'expliquer la pluralité des rationalités des acteurs. Dans un contexte de montée des enjeux environnementaux, tous les agriculteurs ont connu des changements d'ordre réglementaire. Certains les ressentent comme des injonctions qui ont pour objectif principal de réduire la possibilité de recours à la protection chimique des cultures. Nous sommes alors amenés à saisir les effets de ces évolutions sur la perception de l'environnement. La forte incertitude quant aux normativités qui vont s'imposer à leur profession à l'avenir peut induire des évolutions de comportements. A ce sujet, relevons que deux de nos agriculteurs font partie de la FDSEA ; leurs propos semblent s'inscrire dans la lignée des positions de l'organisation, que nous citerons directement : *« On assiste à une inflation normative, européenne et nationale qui empêche toute efficacité. C'est ce qui entraîne une multiplication et une complexité des contrôles que les agriculteurs subissent entre résignation et colère »,* ou encore : *« La Fdsea se bat contre des mesures qui visent à réduire les capacités de production et les surfaces productives ; l'accumulation et la superposition des contraintes sont trop lourdes et trop compliquées pour être comprises et acceptées des agriculteurs ; sur le Programme "Directive Nitrates", la Fdsea s'est battue afin de faire reconnaître par l'administration nos pratiques agricoles basées sur le bon sens paysan ; la Fdsea défend le pragmatisme et non le dogme environnemental. »* Ces normes qui manquent parfois de clarté, semblent peser fortement sur la liberté d'action des agriculteurs en tant qu'individu, jusqu'à les « décaler des exigences de la nature », de leur « savoir-faire, de l'agronomie en général », d'un certain bon sens paysan, au point, parfois, d'intervenir pour les contrer ou du moins, les restreindre.

– Jacques-Olivier au sujet des intercultures : *« On a obtenu en Seine-et-Marne, une dérogation justement. Parce que souvent ce sont des technocrates de Bruxelles qui pondent des lois comme dans beaucoup de métiers, p'is en fait qui connaissent pas les tenants et les aboutissants. Donc on a obtenu une dérogation pour cette année pour pas avoir à semer d'intercultures sur nos champs ».*

– *« Ce qui m'embête un peu c'est toujours un peu, euh... euh pas l'infantilisation parce que nous on le fait, on le faisait des années, les agriculteurs connaissent bien leur métier, savent le faire mais on a toujours l'impression qu'on nous donne des des consignes à respecter et c'est pas toujours évident à faire. Les intercultures, je prends par exemple le cas des intercultures, cette année, on a mis la moisson le 9 septembre. Personnellement, j'ai fini au mois de septembre, mais beaucoup d'agriculteurs ont fini fin août, début septembre également la moisson. Donc semer une interculture au mois de septembre, pour la détruire 15 jours après, trois semaines après pour semer du blé, c'est complètement inutile.*

– *Je pense qu'il faut laisser un peu l'agriculture... Les agriculteurs c'est les premiers, les premiers concernés sur le plan environnemental, puisque nous notre intérêt, c'est pas de détruire les champs puisque c'est (...) notre travail (...) Donc je pense qu'il faut faire des accords avec la profession et pas de voir ça que en amont... sur le plan de Bruxelles. C'est pour ça que de temps en temps, on est un peu fâché contre les technocrates de Bruxelles qui eux, nous pondent des lois, enfin, un peu comme dans tous les métiers, sans en connaître les tenants et les aboutissants. »*

– François : *« Nous, voilà, ce qu'on vit de plus en plus mal, c'est cette réglementation qui nous décale de ce qu'exigerait la nature. Après, on est d'accord, on peut pas faire non plus n'importe quoi, parce qu'y'a des pratiques qui avaient des effets négatifs, faut le reconnaître, mais voilà, nous on applique d'autant mieux des mesures, quand on sait que ça a un effet qu'on comprend. Parce qu'on sait comment que ça se passe. »*

– *« Là où des fois, ça devient un peu lourd, c'est justement ce côté réglementaire, etc. qui souvent nous éloigne justement de notre savoir-faire, de l'agronomie en général. Par exemple, la réglementation, elle a été pondue par des gens qui veulent pouvoir le contrôler et le contrôler, ça va être des dates, ça va être des doses, des choses comme ça. Alors que nous les doses, bah des fois, on va la diminuer mais des fois, on sait qu'il faudrait l'augmenter pour que ce soit efficace.*

– C'est quoi la notion de toxicité, etc. ? Et là, là-dessus, on a des réglementations pas claires, on a des tas de gens qui jouent là-dessus, donc nous, faut pas nous raconter des salades quoi !

– Au sujet de ses cultures de blé Label Rouge : « Les conditions, c'est-à-dire qu'on respecte la réglementation, qu'on a pas mis tel ou tel produit phytosanitaire, en tout cas, il faut qu'on ait la trace. De toute façon, aujourd'hui, la réglementation nous oblige à enregistrer toutes nos pratiques, c'est-à-dire que là, moi j'ai sur mon ordinateur, je peux vous dire que dans tel champ, j'ai semé tant de kilo/hectare, telle variété, à tant de grains/mètre carré, à telle date ; que j'ai mis tant de kilo d'azote à telle date, à telle date, à telle date, que j'ai utilisé tant de désherbant à telle date, à telle date, à telle stade, quel désherbant pour telle mauvaise herbe, que j'ai mis un insecticide éventuellement parce que j'ai des pucerons qui ont attaqué mon blé ou pas. J'ai utilisé tel fongicide pour telle maladie, à quelle dose, à quel moment, quel stade... »

– « Ça peut être une contrainte parce que quand vous avez des parasites et qu'y'a que ce produit-là qui marcherait mais qu'on peut pas l'utiliser, bah... C'est un peu compliqué quoi. Alors bon, on essaye toujours de trouver des solutions alternatives etc. Mais bon, y'a tous ces facteurs à prendre en compte qui peuvent être compliqués quoi. Nous on a des comptes à rendre, c'est-à-dire qu'on peut être contrôlé à n'importe quel moment sur la façon dont on a utilisé nos produits phytosanitaires, ça c'est la réglementation, et puis après, y'a aussi toute la traçabilité par rapport à l'utilisation des engrais, hein, tout à l'heure on parlait de l'azote, la directive nitrate, etc. Même chose, on doit justifier pourquoi on a mis telle dose d'azote, etc. »

Une meilleure perception et acception des normes environnementales passerait donc pas un dialogue plus prononcé en amont des décisions. Même Anne, qui est la plus engagée du groupe en matière environnementale par ses pratiques agricoles, notamment avec sa parcelle en mode biologique, vit mal la norme, celle qui la contraint à la certification. Pour celle qui revendique sa rationalité en valeurs, nul besoin de ces règles puisqu'elle agit selon des principes moraux : « c'est très chiant ! (...) Oh moi, ça m'énerve ! Ça m'énerve ! C'est vrai qu'y a des gens qui trudent, mais... Nous, on dit qu'on fait quelque chose, on le fait quoi ! On se pose pas de question, puis on y va ! Et puis, si on s'plante, on s'plante ! Mais, c'est sûr qu'y a toujours des gens qui trichent, mais... Moi ça m'énerve, ça m'énerve ! Elle doit tout contrôler, parce que voilà, y'a des gens qui... Mais moi ça m'énerve ! Mais je comprends aussi : on a des phyto, y'a des phyto, on a de l'engrais chimique qu'on utilise dans les autres champs, mais on l'utilise pas dans les champs bio, mais il faut qu'ils contrôlent pour être sûr qu'on se trompe pas quoi... » Les individus, ici, les agriculteurs peuvent considérer leurs actions comme insuffisantes au regard des problèmes environnementaux globaux (Uzzell, 1996), ce qui limiterait l'adoption de nouveaux comportements<sup>50</sup>, c'est-à-dire de changements de pratiques agricoles. Cette perception des limites actions est liée aux limites des responsabilités. N'y font-ils pas allusion, chacun à leur manière, lors de l'entretien ? Anne : « qu'on arrête de nous matraquer en disant qu'on est les responsables de tous les maux de la Terre, l'agriculteur il en prend plein les oreilles ». François : « On parlait de développement durable, moi, je ne supporte plus les critiques par rapport à ce que nous on fait, de la part de gens qui vivent dans un système qui est pas durable. En tout cas c'est mon analyse. » Il semble résumer bien la pensée collective : « l'agriculture, c'est pas un problème, c'est une solution ! Et ça, je crois qu'il faut qu'on en reste conscients et je crois qu'il faut pas qu'on tombe dans ce sentiment d'être accusés d'être des gens négatifs, non moi j'crois au contraire qu'on a les solutions, parce qu'on a cette capacité de s'adapter, quand j'vois par rapport au nitrate, l'évolution de cette pratique, comment on essaye de trouver des solutions, etc. J'e rouve qu'on n'a pas en face de nous des gens qui reconnaissent tous les efforts qu'on a fait. »

En effet, aujourd'hui, les céréaliculteurs ont souvent des relations distantes, voire potentiellement conflictuelles, du fait de leurs exigences environnementales, avec les populations. Les agriculteurs l'expriment en termes d'image perçue de l'extérieur, du regard des autres, des « médias », des écologistes », parfois « des voisins ». Ce qui est en question ici est bien le « vivre ensemble », qui amène les agriculteurs à devoir composer, dans les communautés locales hétérogènes auxquelles ils appartiennent, à la fois avec les regards de leurs pairs qui peuvent leur reprocher, d'avoir des champs trop « sales » ou trop irréguliers, ceux de leurs voisins et des urbains qui voudraient les voir moins traiter. Leurs efforts pour sortir du modèle d'agriculture conventionnelle traditionnelle, à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, ne sont pas compensés, comme dans le cas de l'agriculture biologique, par une légitimation extra-professionnelle, malgré la perception générale d'une forte « demande sociale » en faveur d'une réduction des intrants. Par contraste avec l'agriculture biologique, l'absence de traduction des changements de pratiques, en termes de qualité perceptible par les consommateurs, dérange les agriculteurs en mode « raisonné », comme le souligne explicitement François : « J'aurais aimé qu'on puisse opposer quelque chose au tiers, au même titre que l'agriculture bio. C'est pour ça aussi que les réflexions environnementales sont pas toujours bien vécues. En fait, beaucoup de gens voit l'environnement comme un cause et notre réponse, elle est technique, on est des techniciens de la nature, du sol, du coup, il y a une part d'incompréhension. On oppose une cause à des techniques. » Tout aussi déterminant est le fait que les produits céréaliers ne sont pas consommés directement, au contraire d'autres productions telles que les

<sup>50</sup> K. Weiss \*, G. Moser, C. Germann : « Perception de l'environnement, conceptions du métier et pratiques culturelles des agriculteurs face au développement durable », *ELSEVIER*, Revue européenne de psychologie appliquée 56 (2006) 73–81, Laboratoire de psychologie environnementale, CNRS UMR 8069, université Paris-Descartes, le 9 avril 2005.

légumes, les fruits ou les produits animaux : le rôle nourricier de l'agriculture est ici plus indirect et pourtant bien réel. De ce fait, le potentiel de valorisation directe des produits, tout comme l'attente de qualité et la pression que peuvent exercer des consommateurs sont moindres. C'est moins le cas pour Anne, qui a fait le choix de la transformation avec l'huile de colza et de la vente directe à la ferme, ainsi que celles d'autres produits comme les asperges et les pommes de terre. Dans ce contexte de ferme pédagogique, elle a la possibilité d'explicitier ses pratiques de production au grand public. Comme le dit Anne, il faut globalement travailler « à la reconnaissance de (leur) travail ».

Abordons désormais le volet économique du développement durable, il apparaît clairement que le choix de l'agriculture raisonnée intensive n'est pas dénuée de rationalité en calcul. Dans le cas des trois agriculteurs, la logique productiviste ne semble pas totalement remise en cause. Anne relève une réalité d'ordre politico-normatif historique due à la PAC : « Notre société c'est... aujourd'hui on se polarise sur l'agrandissement, surtout dans notre région hein, moi je parlerai beaucoup de notre région. Si t'as pas grand, t'es rien, et c'est dans la mentalité des gens, et c'est, ça c'est terrible quoi, les gens nous comprennent pas que on veuille pas s'agrandir quoi. » Pendant les dernières décennies, la PAC a longtemps privilégié l'agrandissement des surfaces agricoles ou la création de grandes exploitations, pour maintenir une forte compétitivité, mais, les récentes orientations semblent légèrement infléchir ce principe. Pour tout le groupe, on reste dans le cadre d'une agriculture intégrée au complexe agro-industriel, avec une forte dépendance vis-à-vis des industries agro-alimentaires, des grosses coopératives et des négoce. Dans ces contextes de marchés très structurés par l'aval, il est donc difficile pour les agriculteurs de faire évoluer leurs pratiques en s'appuyant sur le levier de l'aval et de la consommation. Cependant, la perception des cultivateurs de la création de valeur économique pour la société est très forte.

– François : « *sur le plan économique, on est un secteur euh... Au niveau emploi, l'agriculture, à vérifier, mais c'est je crois 14 ou 15% d'emplois en France... Emplois, emplois liés à l'agriculture, donc ça veut dire aussi la transformation, etc. Donc, c'est quand même pas neutre hein, 'y'a pas beaucoup de secteurs... C'est « gain de productivité » que j'cherchais tout à l'heure ! On n'est pas si mal que ça, on est même très bien, 'y'a des secteurs qui peuvent nous envier ces gains de productivité. Donc à la Nation, on apporte quand même des choses, balance commerciale, exportations, etc., c'est quelques milliards. Nous on sait faire et on sait exporter. »*

– Anne : « *Je pense que les gens se rendent compte qu'on crée de l'emploi, hein, on a quand même des gens qui bossent avec nous. Nous on a du boulot aussi ici, on crée de l'emploi, on est économiquement une entreprise. »*

Jacques-Olivier ne se cache pas de mettre en place des pratiques culturelles plus « raisonnée » tout d'abord pour faire des économies financières : « je vais essayer de nouvelles techniques pour justement pouvoir diminuer mes charges, augmenter ma marge, tout en étant plus performant. C'est pour ça je suis allé à une réunion ; je suis toujours des réunions à droite à gauche, techniques pour pouvoir être à la pointe un peu, de ce qui se passe. (...) Maintenant moi, j'aimerais pouvoir diviser ma dose de produits phytosanitaires par deux pour : 1) déjà, ça me coûte beaucoup moins cher et 2) pouvoir, entre guillemets, mettre moins de produits phytosanitaires dans le sol, pour pouvoir travailler le plus naturellement possible. » Et il ajoute pour compléter sa démonstration : « il y a des gens qui sont arrivés, qui font ça depuis sept, huit ans et qui sont arrivés à diviser leurs doses par cinq. Donc moi je voudrais déjà dans un premier temps essayer de la diviser par deux, bon parce que ça se fait pas du jour au lendemain, il faut pouvoir apprendre, aguerrir, etc. Et donc automatiquement, vous diminuez votre charge. Un produit qui vaut, mettons cent francs de l'hectare, si vous diminuez par deux et que vous avez la même efficacité, et qu'il vous coûte que cinquante, donc ça fait. Donc voilà, j'essaie de faire ça, de trouver des solutions pour pouvoir augmenter les performances de l'exploitation. » De façon générale, aucun de nos agriculteurs ne nie avoir l'intention de gagner sa vie, de subvenir à ses besoins personnels, parfois, quitte à ce qu'ils passent avant ceux de la société. Le groupe se pose clairement la question de la viabilité économique de son activité intégrée : dans un système plus global de développement durable, quand c'est possible, ou dans une réalité qu'ils connaissent bien, celles des marchés mondiaux, qu'ils ne « maîtrisent » pas.

– Jacques-Olivier : « *Mon modèle agricole, c'est travailler économiquement, de pouvoir allier... en fait l'agriculture, il y a beaucoup de paramètres qui entrent en ligne de compte. Bon, 'y'a un problème économique de toute façon. On travaille pour gagner de l'argent, donc tous les gens qui travaillent, dans tous les métiers, généralement, c'est pour gagner de l'argent. »*

– « *C'est très difficile parce que l'aspect économique, c'est pas nous qui en détenons les clés. Donc c'est l'offre et la demande qui fait que... il suffit qu'on vous annonce une bonne récolte aux Etats-Unis ou dans un des gros pays producteurs de blé qui sont Etats-Unis, Australie et Russie, ou alors de maïs qui sont aussi le Brésil et... il suffit qu'on annonce une bonne récolte dans ces pays-là, le prix du blé va chuter. Si on annonce une sécheresse dans un de ces pays-là, et bah le blé aura tendance à monter... pour nous économiquement, c'est intéressant... Le malheur des uns, fait le bonheur des autres... Et donc économiquement c'est dans les mains de financiers qui jouent beaucoup à la bourse, comme y'a pas de produits des matières premières, ils*

peuvent vous faire monter les prix du blé et puis, deux mois après, le faire redescendre et donc, ils jonglent avec ça, et nous on est un p

eu la balle de flipper là-dedans, maniés de droite et de gauche, donc on maîtrise pas la partie économie ».

– François : « Il y a un moment, il faut faire attention quoi, c'est là où on revient à la notion de développement durable, faut qu'au niveau économique, on s'en sorte aussi quoi, hein ! Et on pourra pas nous amener dans des impasses et ça, y'a une notion de responsabilités des gens, des politiques, etc. de ne pas nous amener dans des impasses et on sait qu'il y a des gens, des écologistes, des fondamentalistes, etc., c'est pas des gens de bonne foie qui font du tri, etc., on sait que ces gens-là veulent remettre en cause l'agriculture elle-même. »

– Anne : « C'est ça un petit peu le questionnement, c'est comment allier la culture la plus respectueuse de la terre tout en préservant l'économique quoi ? Et ça, c'est pas facile, c'est pas facile. C'est pour ça qu'on passe pas en bio tout, parce qu'économiquement, on n'y arriverait pas. Pour l'instant. »

– « C'est essentiellement ça et en vivre, économiquement pouvoir en tirer un revenu et pouvoir payer les salariés avec les charges qu'on a, quoi. C'est, comment on dit ? Économiquement viable, vivable et durable. »

Pour terminer notre démonstration, nous avons constaté que le volet social du développement durable est très présent dans les habitudes des trois agriculteurs. Puisque ce sont leurs parents et leurs grands-parents qui leur ont transmis leurs exploitations, une partie de leur savoir-faire, de leur mode vie actuel et de leurs valeurs, il semble toujours d'actualité sociologique de faire allusion à Le Play qui s'intéresserait aux paysans, aux communautés familiales rurales parce qu'il y avait découvert des « vertus », des « valeurs » morales, même si ces théories datent du XVII<sup>ème</sup> siècle<sup>51</sup>. On constate qu'on retrouve également de fortes valeurs sociales dans notre groupe. Parmi celles transmises par filiation, on peut parler d'entraide familiale et intergénérationnelle chez les trois agriculteurs, peut-être en substitut d'une solidarité plus collective, celle d'une société française qui n'est pas toujours parvenue à intégrer la paysannerie à la nation, malgré le projet républicain remontant au XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>52</sup>. A travers l'évocation du mouvement historique mutualiste, auquel il y a toujours un sentiment d'appartenance (avec la création d'organismes comme le Crédit agricole ou Groupama), on retrouve la valeur du « mutualisme », la solidarité interprofessionnelle (François a participé à un mouvement seine-et-marnais d'entraide des céréaliers aux éleveurs pendant la sécheresse de l'été 2011),<sup>53</sup> le dialogue et l'ouverture aux jeunes générations ( « ce qu'il faut changer c'est de redonner de la valeur à l'apprentissage », nous dit Anne).

Des valeurs communes qui leur permettent de faire valoir l'appartenance à un groupe social. En effet, nos agriculteurs font partie tous trois de la jeune génération du développement rural (Chosson, 1990), arrivée à l'âge des responsabilités dans les années 60 qui marqueront le début d'une nouvelle dynamique d'intégration de la paysannerie, par des transformations profondes du monde rural et l'achèvement de la professionnalisation des agriculteurs<sup>54</sup>. La fraction la plus active de cette génération est passée par la Jeunesse agricole chrétienne, comme c'est le cas de Anne et son mari, qui aura plus âgé, des responsabilités à la Chambre d'agriculture ; tout comme François, adhérent des Jeunes agriculteurs et Jacques-Olivier, désormais représentant de la FDSEA. Une évolution que François résume bien : « C'est toute l'histoire de la FNSEA et des Jeunes agriculteurs aussi. Bon, j'en ai fait partie des Jeunes agriculteurs ; ça a vraiment été des structures qui ont été vraiment fédératrice de tout un monde et ça je pense que c'est aussi une force des agriculteurs. Il y a eu la Jeunesse agricole chrétienne quoi, tout ça, ça a évolué et ça a amené aujourd'hui, une agriculture... à un monde nouveau quoi. (...) Avant, l'exploitation c'était ça, c'était un p'tit cocon familial, une exploitation presque en autarcie et qui était pas très ouverte et on peut dire que ça a explosé, mais pour moi, dans le bon sens du terme. »

Si on peut résumer la perception générale de l'implication des agriculteurs dans le développement durable, elle pourrait reposer sur la phrase conclusive de François : « Nous on a encore des progrès à faire, par rapport à l'environnement, si on regarde sur les autres aspects, par rapport au développement durable : économique et social, on n'est sûrement pas si mauvais que ça ! ». Toute la difficulté pour le groupe est qu' « il faut trouver un équilibre entre environnemental, social et économique ».

<sup>51</sup> Ibid Lefebvre, *Du rural à l'urbain*.

<sup>52</sup> Ibid *Agriculteurs, ruraux et citadins : les mutations des campagnes françaises*, direction Jean-Pierre Sylvestre.

<sup>53</sup> Le Parisien : « Sécheresse : les agriculteurs se serrent les coudes » – 31 mai 2011

<sup>54</sup> Ibid *Agriculteurs, ruraux et citadins : les mutations des campagnes françaises*, direction Jean-Pierre Sylvestre.

## Conclusion

Il aurait été intéressant de poursuivre l'enquête dans le temps et d'élargir l'échantillon dans le cadre de la théorie de la régulation sociale, de Jean-Daniel Reynaud, pour comprendre si les règles pourraient permettre au groupe social d'agriculteurs de se structurer et d'élaborer une action collective de modification durable de leur modèle agricole en production « raisonnée ». Compte-tenu de la petite taille de l'échantillon, on ne peut conclure avec certitude les hypothèses dégagées. Cependant, les résultats tendent à montrer une perception plutôt homogène de la nature et une hétérogénéité des attitudes, malgré une convergence dans certaines pratiques culturelles. Les éléments naturels apparaissent à chacun comme des exigences professionnelles, avec lesquelles il est du devoir et du talent du producteur de composer. Si la perpétuation du métier des générations précédentes chez les agriculteurs prend « la forme d'un acquiescement tacite, et pour ainsi, dire préreflexif », <sup>55</sup> il n'en demeure par moins que chaque agriculteur a eu des comportements différents de ceux de ses parents, loin d'un déterminisme social et professionnel, évoluant avec la modernité et les préoccupations sociales contemporaines. Ainsi, notre groupe s'inscrit dans l'analyse de Raymond Boudon et François Bourricaud : « La tradition, ce n'est pas un passé irréductible à la raison et à la réflexion, qui nous contraint de tout son poids, c'est un processus par lequel se constitue une expérience vivante et adaptable » <sup>56</sup>. On peut alors parler non seulement « d'adaptation à un modèle » (agricole), mais aussi « d'assimilation dudit modèle », qui se retrouve affecté et redéfini. Notre groupe prouverait, en ayant adopté le modèle d'agriculture raisonnée, un point trop souvent négligé en sociologie, soulevé par ces deux auteurs : « Les traditions évoluent. Bien loin de se réduire à une simple rhapsodie de manières d'être (paysan) ou de faire (agriculture intensive conventionnelle), qui tirerait du passé sa seule garantie de légitimité (remplir la mission vitale de nourrir la société), la tradition apparaît comme un noyau dur de préférences (la proximité avec sa famille, une certaine nature dans un espace rural, le terroir, une relative protection vis à vis de l'urbanisation) et de pratiques stabilisées (cultiver). La cohérence de ce noyau ne soustrait la tradition ni aux risques d'éclatement et de dissolution (la volonté de Jeanne d'établir sa retraite en ville), ni aux promesses d'enrichissement et d'ouverture (l'attachement de Jacques-Olivier à la culture et aux services urbains, la fascination de François pour les hautes technologies agricoles).

Ces agriculteurs se sont souvent tournés vers l'agriculture raisonnée à partir d'un souci de réduire les intrants, à la fois d'ordre économique et environnemental, mais aussi par goût de la technique et de l'expérimentation. Ils expriment en particulier la volonté et le plaisir de remettre de l'agronomie dans leur métier. Ils l'ont fait probablement fait en changeant progressivement leurs pratiques, quitte à éprouver des impasses techniques. Reste à savoir s'ils ont répondu à un souci d'anticipation par rapport aux changements d'ordre réglementaire à venir <sup>57</sup> ; leur discours ne l'exprime pas. L'archétype intemporel façonné dans l'inconscient collectif sur les travailleurs de la terre, proche de la nature, endossant le rôle de façonneur de la terre nourricière, a été bousculé. Tout comme, le fait que ces agriculteurs ne peuvent plus être classés et perçus comme des pollueurs, inconscients de leurs actes, irresponsables et inconséquents. Tous ont une certaine confiance en l'avenir (« la génération suivante, je pense qu'ils arriveront à cultiver avec les recherches qui évoluent, avec l'état d'esprit qui évoluent, ils arriveront à cultiver beaucoup plus sainement que nous ») pour trouver des solutions d'amélioration de leurs pratiques agricoles, que ce soit à travers une recherche tournée vers la re-naturalisation, comme le pense Anne : « *Je suis sûre que les plantes sont, sont capables de créer des médicaments pour la terre* » ; « *je pense qu'y'a des moyens, il faut chercher toujours à améliorer, à créer de nouveaux défis, à faire confiance à la Recherche pour trouver des lutttes naturelles* » ; ou vers une modernisation, accompagnés de grands progrès techniques, comme le prône François : « *c'est un pulvérisateur pour toutes les pulvérisations (engrais, phyto) avec GPS intégré et coupure de tronçon qui ne pluvérise pas deux fois la même parcelle. C'est pour éviter de doubler et redoubler les doses, donc pour faire de l'optimisation. Ça a un intérêt environnemental et économique, c'est mieux réparti* » ; « *j'ai accès aux cartes satellite pour gérer les doses d'azotes sur les parcelles de blé, orge, colza... pour moduler les doses d'engrais sur des zones différentes. Et une fois que vous avez la carte, vous la rentrez dans le GPS et ça module l'épandage* » ; « *avec les robots aussi, il y a plein de perspectives. C'est pour ça qu'il faut continuer la recherche... Il faut pas avoir peur du progrès ! Et dans les technologies, il y a plein de solutions pour l'environnement. Les biotechnologies en font parties ; les OGM sont juste une petite partie des biotechnologies. Mais bon, ça fait peur aux gens et c'est dommage de bloquer la recherche.* »

<sup>55</sup> Boudon, Raymond et Bourricaud, François : *Dictionnaire critique de la sociologie* – Paris, Presses Universitaires de France – 4<sup>e</sup> édition : "Quadrige", juin 2011 (1<sup>e</sup> édition : 1982).

<sup>56</sup> Ibid.

<sup>57</sup> Lamine, Claire, *Anticiper ou temporiser : injonctions environnementales et recompositions des identités professionnelles en céréaliculture*, Sociologie du travail, Année:2011 Vol. :53 n°:1 p.:75 -92

Cette vision moderne n'empêche pas François de s'intéresser à des pratiques plus naturelles pour l'avenir de la profession : « *c'est l'agriculture écologiquement intensive, c'est Griffon je crois qui a inventé ça, ça bouscule un peu le monde des « bio-écologues »*. Griffon il s'intéresse à ça. Les biotechnologies, ça sert pour mieux connaître la nature, comment fonctionne la nature. Par exemple, on parle de bande de fleurs où on ferait pousser que des espèces qui attirent certains insectes pour pouvoir les regrouper et faire de la lutte intégrée... » Le terme "agriculture écologiquement intensive" est né pendant le Grenelle de l'environnement, en août 2008. Il s'agit de construire une agriculture française (et mondiale) capable de faire face aux importants besoins productifs qui se profilent, tout en étant compatible avec la santé humaine et l'équilibre des écosystèmes. Ce mouvement se veut « mondial vers un nouveau modèle agricole, une "révolution doublement verte", concerne les agricultures conventionnelles hautement productives comme l'agriculture européenne : il s'agit d'y produire "autant ou plus, et mieux, avec beaucoup moins d'intrants" ». C'est peut-être là finalement, le modèle que développe notre groupe. Une société se développant de façon plus durable serait la résultante des efforts individuels, y compris ceux des agriculteurs, coordonnés et contrôlés (Durkheim)<sup>58</sup>, d'où l'importance des organisations professionnelles et des normes.

Dans un contexte socio-historique où la modernisation de l'agriculture s'est construite sur l'objectif de produire plus, en maîtrisant toujours plus les processus naturels, on conçoit que nombre d'agriculteurs se sentent face à une injonction contradictoire lorsqu'on leur demande de « produire plus et mieux ». Ce sera pourtant bien le défi des décennies à venir. Les producteurs recherchent des alternatives dans le potentiel ouvert par les nouvelles demandes adressées à l'agriculture, dans une quête de revalorisation civique, plutôt que de s'accrocher à la tradition (Lémery, 2003)<sup>59</sup>. Pour ces agriculteurs, anticiper plutôt que temporiser, c'est en effet aussi, face à la tendance générale liée à la montée des injonctions environnementales, tenter de participer à la redéfinition du modèle de référence professionnelle. Les actions des individus, en s'agrégant, produisent des résultats sociaux, collectifs.

Rechercher et construire des alliances avec les consommateurs ou la société civile peut être un moyen de contourner ces contraintes et de diminuer les incertitudes, en replaçant au cœur de la définition des pratiques productives, soit le rôle nourricier de l'agriculture, au travers par exemple de filières de vente directe valorisant ce type de pratiques, soit de la préservation d'une ressource, telle que la qualité de l'eau, ou celle des qualités environnementales d'un territoire partagé. La manière dont des entrées alimentaires et/ou territoriales, plus ouvertes sur la société, sont mobilisées par certains réseaux dans l'objectif de renouveler les bases du contrat social entre les agriculteurs et leur société, reste largement à explorer. Il appartient alors au sociologue de traduire les épreuves personnelles en enjeux collectifs. Comme la recherche peut-elle accompagner des « expérimentations collectives, où s'expriment de nouveaux liens entre les humains, la nature et l'environnement ? »<sup>60</sup> Cette transformation passera notamment par le dialogue entre tous les acteurs, et par le rapprochement entre les citoyens, notamment les citoyens, et les agriculteurs.

---

<sup>58</sup> Ibid *Dictionnaire critique de la sociologie*.

<sup>59</sup> Lamine, Claire, *Anticiper ou temporiser : injonctions environnementales et recompositions des identités professionnelles en céréaliculture*, Sociologie du travail, Année:2011 Vol. :53 n°:1 p.:75 -92

<sup>60</sup> Mormont, Marc et Mougenot, Catherine, SEED-FUL, Arlon (Belgique): "Sociabilité rurale et action environnementale", in *Agriculteurs, ruraux et citoyens : les mutations des campagnes françaises*, direction Jean-Pierre Sylvestre – Dijon : CRDP de Bourgogne : Educagri, 2002.

## Références bibliographiques

Barry, Laurent cité par Déchaux, Jean-Hugues in *Sociologie de la famille* - Paris : La Découverte , impr. 2009

Bleton-Ruget, Annie, *Agriculteurs, ruraux et citadins*, « La France et ses paysans : 130 ans d'histoire nationale », Histoire, Université de Bourgogne, UMR CNRS 5605.

Boudon, Raymond et Bourricaud, François : *Dictionnaire critique de la sociologie* – Paris, Presses Universitaires de France – 4<sup>e</sup> édition : "Quadrige", juin 2011 (1<sup>e</sup> édition : 1982).

Boudon, Raymond, *La rationalité* – Paris, Presses Universitaires de France, janvier 2012 (1<sup>e</sup> édition : 2011).

Coppens, Yves, Conférence *Du corps de Lucy, à l'homme d'aujourd'hui*, Université de Paris-Dauphine, 17 février 2015.

Dagognet, François, *Considérations sur l'idée de nature*, Paris : J. Vrin, 2000 (1<sup>e</sup> éd. 1990)

Déchaux, Jean-Hugues, *Le souvenir des morts - Essai sur le lien de filiation* - Paris : PUF, octobre 1997.

Déchaux, Jean-Hugues, in *Sociologie de la famille* - Paris : La Découverte , impr. 2009

Doussan Isabelle, « Entre contrainte et incitation : analyse juridique de la qualification au titre de l'agriculture raisonnée », revue *INRA Sciences Sociales* N° 3 - OCTOBRE 2004, 19<sup>e</sup>ème année, ISSN 0988-3266, URI <http://purl.umh.edu/134678>

Féret Samuel, Douguet Jean-Marc : « Agriculture durable et agriculture raisonnée- Quels principes et quelles pratiques pour la soutenabilité du développement en agriculture ? », *Nature Sciences Société* NSS, 2001, vol. 9, n° 1, 58-64 / © 2001 Editions scientifiques et médicales Elsevier SAS.

Lamine, Claire, *Anticiper ou temporiser : injonctions environnementales et recompositions des identités professionnelles en céréaliculture*, Sociologie du travail, Année:2011 Vol. :53 n°:1 p.:75 -92

Lefebvre, Henri, *Du rural à L'Urbain*, Paris, Ed. ECONOMICA 2001, 3<sup>e</sup> édition (1<sup>e</sup> édition, Anthropos 1968). Citation relevée dans la « Présentation de la troisième édition » par Rémi Hess dans *Pyrénées*, 1965, p.15, réédité à Peau, Editions Cairn, 2000, avec une préface de René Lourau qui commente *Du rural à l'urbain*.

Marx, Karl et Engels, Friedrich, *Manifeste du parti communiste*, texte intégral, Turin, Editions Mille et une nuits, novembre 1994, ISBN : 2-910233-53-7, traduit de l'Allemand par Laura Lafargue, titre original : *Manifest der Kommunistischen Partei*.

Mormont, Marc et Mougnot, Catherine, SEED-FUL, Arlon (Belgique): "Sociabilité rurale et action environnementale", in *Agriculteurs, ruraux et citadins : les mutations des campagnes françaises*, direction Jean-Pierre Sylvestre – Dijon : CRDP de Bourgogne : Educagri, 2002.

Weiss, K., Moser, G., Germann, C. : « Perception de l'environnement, conceptions du métier et pratiques culturelles des agriculteurs face au développement durable », *ELSEVIER*, Revue européenne de psychologie appliquée 56 (2006) 73–81, Laboratoire de psychologie environnementale, CNRS UMR 8069, université Paris-Descartes, le 9 avril 2005.

## Documentation

### **Dictionnaires :**

Dictionnaire de philosophie en ligne dirigé par un auteur anonyme : « Ex-Prépa littéraire. Ex-Paris IV (Licence, M2, concours). Ex-Paris I (concours) ». <http://dicophilo.fr>

Dictionnaire lexicographique *Trésor national de la langue française informatisé* (TNLFI).

*Encyclopedia Universalis* en ligne.

*1.001 mots et abréviations de l'Environnement et du Développement Durable*, dirigé par P.Melquiot - Éditeur : RECYCONSULT.

### **Organisations :**

« Foncière Terre de Liens », *Les sables de Lumigny* Plaquette de communication de l'association Terre de Liens sur le projet d'achat de la parcelle de 38 hectares - novembre 2011.

« La Onzième Université d'Été de l'Innovation Rurale », organisée par La Communauté de Communes Bastides et Vallons du Gers, La Mission d'Animation des Agrobiosciences, avec la collaboration de La Mission Environnement-Société de l'INRA : *LES AGRICULTEURS DANS LA SOCIETE - Traditions, urgences et perspectives : comment accorder les temps ?* – Marsiac, 3/ 4/ 5 août 2005 ;

« La Treizième Université d'Été de l'Innovation Rurale » : *LES AGRICULTEURS DANS LA SOCIETE - Traditions, urgences et perspectives : comment accorder les temps ?* – Marsiac, 1/ 2/ 3 août 2007.

« L'Éducation à l'alimentation en Ile de France » - ARENE et La Bergerie nationale (Rambouillet), *Atelier 4 : Les outils pédagogiques et un exemple d'application de la campagne « Alimentterre » auprès du public*, 24 janvier 2006.

« Les cahiers techniques de la Bergerie nationale » : *Fermes pédagogiques et développement durable : Comment expliquer l'agriculture durable au public* - Rambouillet, décembre 2011. ISBN 2-911692-31-4

« Terres nourricières, réservoirs d'emplois », Colloque à l'invitation de Brigitte Allain, députée de Dordogne et de Catherine Grèze, euro-députée – 19 décembre 2013.

### **Presse :**

*Entraid'* Centre Ouest, n°186, septembre 2006, rubrique "Ma vie", p.14.

*Le Parisien* : "Sécheresse : les agriculteurs se serrent les coudes" – 31 mai 2011

*L'information agricole* de Seine-et-Marne : Accueillir les périurbains – Septembre 2006.

*Le Pays briard* : "Avec l'entreprise "Chaudière de la Brie" de Lumigny : se chauffer sur les déchets agricoles" – 22 janvier 2013.

*Perspectives* : "Je me vois désormais comme un producteur de kilowattheures" – Juillet 2005; *La France agricole* : "Six logements chauffés au grains" – 10 décembre 2004